

Le Samedi

VOL. VIII. No 4
MONTREAL, 27 JUIN 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE 24 PAGES

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

UNE LEÇON DE VIOLON



Le violoniste amateur essayant de rendre sur son instrument les trilles d'un oiseau chanteur.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: AUGUSTE MARION

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 27 JUIN 1896

DEVINETTE



Une banque en faillite. On est le caissier

Notes et Impressions

Il faut avoir de l'honneur avant d'avoir des opinions.

GÉNÉRAL THIÉBAULT.

x

En France, on a besoin de l'opinion des autres pour être de la sienne.

ALEXANDRE DUMAS, FILS.

x

La peinture, comme la musique, est le dessus de la pensée.—EUGÈNE DELACROIX.

x

Ce n'est pas avec des couleurs que l'on peint un tableau, c'est avec son âme.—CHARDIN.

x

Ceux qui souffrent le plus d'une humiliation sont les plus empressés à humilier les autres.

x

Une esquisse, une ébauche, un trait suffit à révéler le peintre, comme le coup d'archet le virtuose.

x

La bonté va bien avec le génie: il est doux de pouvoir aimer ceux qu'on admire.—JULES SIMON.

x

Même dans la laideur, la nature est toujours correcte de dessin, belle de couleur, saisissante de lumière.—A. THIERS.

x

Si le héros d'une légende revenait pour nous raconter sa véritable vie, tout le monde l'accuserait d'imposture.—G.-M. VALTOUR.

x

Dans tous les arts, il faut toujours donner le plus haut ton, attendu que la corde baisse toujours d'elle-même.—WINCKELMANN.

x

Entre la femme et les amis d'un homme célèbre, c'est un duel inévitable: elle est jalouse d'eux, ils sont jaloux d'elle.—PAUL MARGUERITE.

x

Certains critiques n'admirent dans une œuvre d'art que ce que la foule n'y voit pas. Dans la Vénus de Milo, une seule chose les enthousiasme: les bras.—J. S.

x

Dans les monuments d'aujourd'hui, le héros est sacrifié au décor: un petit buste dans une montagne d'accessoires. J'aime mieux "un grand Perrichon sur un petit Mont-Blanc."—G.-M. VALTOUR.

SURPRISE DÉSAGRÉABLE

Ayant entendu dire qu'il n'est rien pour désarmer ses créanciers comme d'aller spontanément leur porter un petit acompte, M. L... (un très mauvais payeur) a fait le tour hier de tous les magasins où il avait réussi à s'endetter. Seulement, il a eu le soin de ne s'y présenter qu'à 1 heure de l'après-midi, c'est-à-dire juste au moment où les patrons étaient allés prendre leur lunch. "Dites bien à votre maître, observa-t-il dans chaque cas au jeune commis venu au devant de lui, dites bien à votre maître que M. Louis... était venu lui porter un acompte mais qu'il repassera un autre jour." Et non content de s'être ainsi moqué de ses créanciers, M. Louis passa l'après-midi entière à les ridiculiser auprès de ses amis en leur racontant le prétendu bon tour qu'il leur avait joué. Il entra chez lui le soir avec l'intention de s'amuser encore à leurs dépens quand soudain, à la porte du salon, il resta figé de surprise et d'embêtement: ses créanciers y étaient tous réunis.

AIMER, RÉVER

On aime en rêve, souvent,
On rêve en aimant, de même...
Que l'on rêve ou que l'on aime,
Le réveil est décevant!

Que l'on aime ou que l'on rêve,
Au jour cruel qui se lève
Se rouvrent les yeux fermés.

En aimant comme en rêvant,
S'achèvent songe et poème;
On se retrouve tout blême,
Découragé comme avant.

—O Nuit douce, qu'on expie,
Verse ton extase impie!
Les rêveurs sont les aimés.

RENÉ MARIE-LEFEVRE.

UN EFFET DE L'HABITUDE

Le fameux Bontemps, premier valet de chambre de Louis XIV, avait l'habitude de répondre à ceux qui sollicitaient: "J'en parlerai au roi."

Un courtisan lui ayant un jour demandé quelle heure il était: "J'en parlerai au roi," répondit Bontemps.

DISTRACTION

On appelle un prince de la science auprès de Bébé qui est malade. Le docteur examine le petit patient, et gravement, prenant une plume et du papier, écrit les lignes suivantes:

—Repos prolongé, pas de soucis, point de café ni de liqueurs, et surtout ne pas fumer.

IL N'EN CONNAISSAIT PAS

Vieille coquette.—Pouvez-vous, mon cher docteur, m'enseigner une poudre parfaite pour le visage?

Le docteur.—Non, mademoiselle, je n'en connais pas. Un visage parfait n'en demande pas.

AIMABLE INVITATION

A l'occasion du mariage de sa fille, un bon paysan, qui a fait fortune, invite quelques personnages de la haute société à venir assister au banquet qui doit avoir lieu après la cérémonie.

Voici comment il termine sa lettre d'invitation:

"...Il y aura au dîner plusieurs oies, quelques dindons et un cent d'huîtres. J'espère que vous y serez."

DEVINETTE



CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, juin 1896.

L'une des choses les plus remarquables dans les costumes masculins et féminins de notre époque, c'est que tous les costumes masculins se ressemblent et que, qui a aperçu un homme du monde élégant dans un lieu public les a vus tous.

C'est absolument le contraire pour les femmes. Pas une ne ressemble à une autre ! Autant de têtes, autant de chapeaux divers ; autant de tailles, autant de corsages ou de jupes !

Cela veut-il dire que les premiers sont plus raisonnables que les secondes ? Peut-être ! Quoi qu'il en soit, les costumes féminins dépendent presque tous, et plus que jamais, de la fantaisie. — Les unes veulent le modernisme, et les autres ce qui est ancien...

Que chacune donc satisfasse son goût et ses tendances ! — Nous avons déjà dit que, parmi les costumes anciens, les genres Louis XV et Louis XVI sont ceux qui ont le plus vogue, ce qui donne aux vestes à basques courtes un relief de bon aloi que peuvent accepter, sans la moindre crainte d'être accusées d'excentricité, les femmes qui tiennent le plus à la mode.

Je vois, aujourd'hui, beaucoup de ces vestes sans manches, ou du moins avec des manches qui leur sont si peu semblables, qu'il est bien permis, surtout aux profanes, de supposer qu'elles ne leur appartiennent pas. — J'ai vu dernièrement l'une de ces vestes, dont les basques étaient largement ondulées derrière, façon-

née en soie ancienne brochée, avec volant de mousseline de soie garnissant chacun des côtés, et manches aussi en passementerie, froncées et collantes sur le bras, sur lequel elles étaient retenues par des bracelets de ruban. Et cela, je vous l'assure, quoique faisant un contraste formidable avec les manches ballon, n'avait ni mauvaise façon ni l'air par trop étrange... On commence à s'y habituer.

Certes nous ne renonçons pas aux corsages froncés en blouse, et même mis dans la jupe ; mais il faut bien avouer que, à mesure que les chaleurs de l'été vont autoriser presque toutes les femmes à sortir en taille, les vestes, les redingotes et les robes princesse, vont avoir plus de succès suivant l'âge et le genre de tournure de la femme qui les porte.

Plus on avance dans la vie, et moins la taille est mince, souple et flexible, et plus on doit craindre les corsages à basques très courtes, qui ne vont réellement bien qu'aux femmes jeunes et à taille mince. Pour les autres, les robes princesse et les redingotes ouvertes devant sur un tablier, et sur une chemisette au corsage, ont

veautés des échantillons qui vous mettent sur la voie de toutes ces étoffes dont il m'est impossible de vous donner le détail à chaque numéro.

La nouveauté est si changeante !

Voilà pourquoi nous ne devons plus nous étonner de ce qu'elle semble vouloir nous apporter, plutôt que de ce qu'elle nous apporte chaque jour.

Il est bien évident que les femmes très élégantes, et qui veulent toujours marcher à la tête de tous les changements qui se produisent, ne portent plus ou presque plus de manches franchement larges. Elles ont quel-



Touque Sandersan, en paille noire. Devant, large guirlande de violettes simples ; sur l'un des côtés, bouquet de fleurs ; de l'autre, haute aigrette formée par un feuillage violettes. (D'après un dessin de Mme L. A. Houde, modiste, 1588 rue Ste-Catherine.)

mille fois plus de chic, en faisant oublier que l'on a perdu la fleur de la première jeunesse.

On voit surtout, et ce n'est plus une nouvelle que je vous annonce, paraître, en guise de collets, beaucoup de fichus Marie-Antoinette, soit de même étoffe que la robe, soit en mousseline de soie, en crêpe, en tulle, en linon, avec garniture de volants plissés.

Ces fichus cherchent aussi à affecter bien des formes ; mais, à mon avis, la plus jolie et la plus pratique est la forme Louis XVI, nouée en longs pans derrière, après s'être croisée sur la poitrine. Elle est jeune, jolie et des plus élégantes en même temps.

Je vois aussi beaucoup de jupes de tulle blanc, posées sur un transparent noir, ce qui répond admirablement aux desiderata de la mode ; mais je conseille fort d'éviter l'écueil dans lequel j'en ai vu tomber quelques-unes, c'est-à-dire de la mettre sur un transparent de drap ou d'épais lainage quelconque. Ce n'est ni joli ni élégant, et la jupe de tulle, qu'elle soit blanche ou noire, a besoin d'un dessous de soie ou tout au moins de satinette.

La seulement elle trouve sa véritable valeur.

Le drap et les lainages épais sont surtout réservés, au moins pendant la saison chaude, aux costumes tailleur, qui ont toujours la plus grande vogue au printemps et à l'automne, quand ils ne sont pas aussi réservés aux toilettes de fatigue de l'été et de l'hiver. — Nous avons en ce moment assez de lainages légers, tels que l'alpaga, le mohair, voire même encore l'ancien crépon, pour nous satisfaire pendant que dureront les trop courtes chaleurs de l'été.

On parle beaucoup de foulards à grands carreaux blancs et noirs, nuancés de teintes vives, qui en font de très délicieux costumes.

Pour cela, je ne puis que vous dire : demandez aux magasins de nou-



Mantelet fantaisie, en soie violine. Corsage plat recouvert par une pèlerine Antoinette en tulle brodé, faisant la pointe, ondulée sur les épaules, avec un volant plissé tout autour, cravate rabat au-dessus d'un empèchement de satin blanc brodé, col Mercure.

Manches ballon. Jupe à godets, sur laquelle reviennent les pans de la pèlerine Antoinette.

Chapeau de paille noire, ondulé, garni par une draperie de mousseline de soie, et éventails semblables formant aigrettes sur les côtés.

Métrage : 15 verges soie violine. (D'après un dessin de Mme L. A. Houde, modiste, 1588 rue Ste-Catherine.)

quelques fois des ballons au milieu des bras, ce qui est loin d'être joli ; et, le plus souvent des jockeys nombreux et plissés sur l'épaule, au-dessus d'une manche plate.

Quelquefois même, et cela semble plutôt original que commode ou beau, le ballon se trouve en dessous, derrière le bras, et se drap sur le devant, où il est complètement relevé, comme indiquant que l'on fait une concession à une chose dont on ne veut plus.

Notez bien que j'ai dit : "les femmes très élégantes, et marchant toujours en tête de toute idée nouvelle."

Les autres, et le nombre en est plus grand encore, continuent à s'habiller avec des manches ballon et même des manches gigot.

Cela pourra peut-être durer longtemps encore. — BLANCHE VALMONT.

Sujet d'amplification pour les enfants d'écoles



I

“ Il y avait une fois un petit nègre, etc.”

Cueillette des Journaux Français

(Faites spécialement pour les lecteurs du SAMEDI)

Le train entre en gare, un employé annonce d'une voix larmoyante :
Pantin.—Annoncez plus fort, lui cris de loin son chef.

—Celui-ci bas, on t'en fichera des ténors à 90 francs par mois !

**

—On ne voit plus de pigeons chez vous, père François ?

—Ah ! je vais vous dire : j'étais obligé de les enfermer et ces pauvres bêtes s'ennuyaient tellement que j'en ai eu pitié, je les ai margées.

**

Un négociant présente son fils à un de ses amis.

—Oui, mon cher, le bambin n'a que douze ans, et déjà il vous roule un client comme toi et moi.

**

Le médecin à la caserne :

—Encore vous, carottier ? si vous n'êtes pas malade, vous aurez 8 jours. Oui, vous avez la fièvre, vous n'aurez que 4 jours.

**

—Vous ne pouvez pas vous tenir. Vous avez tort de boire comme cela.

—Non, je n'ai pas tort de boire, j'ai tort de vouloir marcher.

**

Un campagnard se paye un dîner en famille dans un restaurant. Un de ses enfants ne s'y conduit pas, paraît-il, selon les usages. De là l'observation paternelle :

—N'as-tu pas honte, petit cochon, de te moucher avec les doigts ? A quoi sert donc le mouchoir que le monsieur a placé à côté de ton assiette ?

**

Bébé a un moment d'oubli, et il lui échappe un petit... éternuement qui jette un froid.

L'enfant après un moment de silence :

—Quand c'est-y donc qu'on dit “ Dieu vous bénisse ” ?

**

Rapineau, en veine de largesses, demande à sa femme ce qu'elle désire pour sa fête.

—Ah ! ma foi, rien du tout, mon ami.

—Tiens ! tu me donnes une idée ! s'écrie Rapineau enchanté.

**

Parmi les nombreux messages qui lui sont déjà parvenus à l'occasion de son avènement au trône, Mozaffer-ed-Din a été particulièrement sensible, assure-t-on, à cette dépêche de Ménélic :

“ A bon shah, bon ras.”

**

X... n'est pas précisément méchant, mais il a le mot qui fait balle.

L'autre jour, dans la banlieue, il visite une grande usine et très poli, demande au contremaître :

—Quelle est la force de votre moteur ?

Le contremaître, se rengorgeant.—Deux cents cheveux... et puis, moi !

—Deux cents chevaux et un âne, alors, grommelle X..., en se retirant.

**

Lu sur l'album d'un vieux beau, resté dans l'impénitence du célibat :

“ Les femmes qui ne veulent pas qu'on sache leur âge, oublient toujours qu'on a su l'âge qu'elles avaient.”

Jamais on ne s'est autant occupé des domestiques qu'en ce moment.— Pourquoi ? — Eh ! mon Dieu, parce que la famille se décompose et que les domestiques, qui, jadis, en faisaient partie, se désarticulent comme tout le reste. Il en est donc qui disent : “ Les domestiques font comme les rois : ils s'en vont.”

Il a paru, il y a une dizaine d'années, un livre très curieux sur la matière.

Cet ouvrage a pour titre : *Guide des maîtres et des domestiques*. Afin d'éclairer la question, nous en extrayons une série d'anecdotes, de pensées et d'aphorismes dont quelques-uns sont fort amusants.

Les bons maîtres font les bons domestiques, mais on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

On a autant d'ennemis que de domestiques.

J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt.

Le bœuf est le domestique le plus utile de la ferme.

Lorsque je rentre, disait un maître à son domestique, je te trouve souvent à dormir.

—Dame, monsieur, c'est que je n'aime pas rester à rien faire !

“ Il faut avouer, disait un maître à son domestique, que les maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir se passer de valets. — Oh ! monsieur, répondit celui-ci, les valets sont encore bien plus malheureux de ne pouvoir se passer de maîtres !”

Un domestique disait de son maître : “ C'est homme-là est si froid, si serré, qu'il n'ouvre jamais la bouche ; et si je ne lisais pas avant lui ses lettres, je ne saurais jamais un mot de ses affaires.”

**

Au concours hippique :

On sait que lorsqu'un cheval refuse trois fois de suite un obstacle, un coup de cloche avertit l'écurie de livrer passage à un autre concurrent.

Or, la jument du jeune vicomte de G... refuse trois fois de passer la rivière et se décide enfin à faire avec son cavalier un panache qui éclabousse tout le monde.

La cloche se fait entendre...

—Tiens, s'écrie quelqu'un faisant allusion à ce bain forcé..., de G... qui demande son linge.

**

Une demoiselle va consulter la somnambule :

—Vous épouserez un colonel, lui dit celle-ci.

—Vraiment, à quoi voyez vous cela ?

—Vous avez dans la main, tout un régiment de lignes.

**

Aux obsèques d'une bicycliste :

—Comme elle aimait la bicyclette, je lui ai fait faire une couronne mortuaire avec la roue de son pneu.

**

Par ces temps de giboulées, les promenades de Toto sont moins fréquentes ; aussi, est-ce l'enfer à la maison.

Sa mère lui a dit :

—Sois sage, et si le temps le permet, tu sortiras avec moi.

Et Toto resta le visage collé à la vitre, regardant passer les gros nuages, consultant le ciel et disant tout bas :

—Temps, veux-tu ?

**

Rêve de jeunesse.—Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand ?

—Je serai député comme papa, pour ne rien faire et j'aurai de longues vacances pour me reposer.



II



III

L'ESPOIR DU BONHEUR

Apparence ou rêve
Qu'à tort on poursuit,
Bulle d'air qui crève,
Mirage qui fuit ;

Soit gai, soit austère,
Humain ou divin,
Le bonheur — sur terre —
N'est qu'un leurre vain ;

Une ombre, — jolie,
Qu'on peut désirer,
Mais que, sans folie,
Nul n'ose espérer !..

Et pourtant, on l'aime...
Plus d'un en rit, mais
Y compte, alors même
Qu'il ombre à jamais !

Quand tout nous accable,
Mourtris sous les coups
Du sort implacable
Qui nous brise tous ;

Si d'un sort prospère
(Las des rêves d'or)
L'homme désespère,
Il espère encor !

Son cœur, qui devance
Le vague avenir,
Court à l'espérance,
Loin du souvenir !

Si ce qui contente
Vient, puis disparaît,
Il vit dans l'attente,
Chassant le regret...

Lueur gaie ou triste
Qu'absorbe la nuit,
Le présent n'existe
Qu'en un point qui fuit.

Il passe, et s'engouffre
Dans l'ombre des jours ;
Et l'âme qui souffre
Espère toujours !

Espérance folle !
Qu'est-ce qu'un plaisir
Qui toujours s'envole,
Qu'on ne peut saisir !

C'est chimère pure !...
Le fou seul attend
Un bien qui ne dure
Pas même un instant !

En proie à l'envie,
Au doute, au souci,
Tant qu'on est en vie
On se leurre ainsi...

Jusqu'à ce que sonne
L'instant déplaisant
Où la mort nous donne
L'éternel présent !

LÉON LECONTE.

Usages du Monde

SOIRÉES MUSICALES

Quand deux musiciens sont priés, dans un salon, de jouer quelque chose ou de chanter, ils doivent avoir le bon goût de choisir des morceaux différents. Ce faisant, on écarte tout soupçon de rivalité. Si la personne qui a joué ou chanté la première, a fait preuve de moyens insuffisants, il est cruel de reprendre le même morceau, pour écraser ce chanteur ou cet exécutant de sa supériorité.

Si, au contraire, on lui est inférieur, ce qu'il faut toujours craindre, on va au-devant d'une humiliation certaine. Enfin, il faut penser que l'auditoire préfère la variété et que, fût-on de même force, il ne faut pas l'ennuyer par la répétition du même morceau ou du même chant.

Lorsqu'on est prié de chanter, on se tient debout auprès de l'instrument (je suppose qu'une autre personne accompagne), le visage tourné de trois quarts vers l'assistance ; on est censé jeter de temps en temps les yeux vers la musique installée sur le pupitre, afin de ne pas être décontenancé par tous ces regards fixés sur vous.

Un grand nombre de femmes disent admirablement la chansonnette, triomphent dans les airs comiques et se plaisent à recueillir les bravos excités par leur brio. Cependant elles feraient bien de réserver l'exhibition de leur talent pour le cercle restreint de la famille et de la stricte intimité. Une femme perd de sa distinction, quelquefois de la considération qu'on a pour elle à dire, chanter ou jouer des choses bouffonnes. Elle doit laisser cela à celles qui en font un métier, dont elles vivent, ce qui est une raison capitale pour tirer parti des dons naturels. Quand une femme ordinaire a chanté une chose "drôle" ou "gaie", les hommes la traitent de bon garçon, lui parlent avec moins "de retenue, la considèrent comme un camarade".

BLANCHE DE SAVIGNY.

LE CHATIMENT AURAIT ÉTÉ TROP FORT

L'orateur avait parlé pendant deux longues heures et fini par laisser la patience de ses auditeurs. Les interruptions et les protestations se firent entendre d'abord faiblement, puis plus prononcées.

L'orateur, ne pouvant plus se faire entendre, finit par se fâcher, et s'écria de toutes la force de ses poumons :

Si ces interruptions ne prennent pas fin immédiatement, je vais être forcé de recommencer mon discours et de vous le débiter de nouveau.

Un silence morne accueillit cette déclaration ; la menace de l'orateur avait paralysé son auditoire et il put finir son discours sans autre interruption.

FAIBLESSE DE LA FEMME ; LA REINE MÈME Y
SUCCOMBE

Peu de gens se doutent que sa gracieuse majesté, la Reine Victoria, est de petite taille, très petite même. Mais, femme avant tout, elle sait la dissimuler et se faire paraître beaucoup plus grande qu'elle ne l'est.

Lorsque Sa Majesté se promène en voiture, elle sait arranger ses cous-

LE PARADIS DES ENFANTS



L'enfant. — Dis, maman, peut-on avoir dans le ciel des maisons comme on veut ?

La mère. — Pourquoi cette question ?

L'enfant. — C'est pour en avoir une où il n'y aura pas de bain.

sins avec un tel art qu'elle paraît toujours aussi grande que les dames ou personnes qui l'accompagnent ; mais si vous la voyez dans sa loge au théâtre avec les mêmes personnages, vous serez de suite frappé de la petitesse de sa taille.

Autrefois, lorsqu'elle donnait des levées ou quelque grande réception ; pour se grandir, elle avait soin de se munir d'un tabouret, que les plis de sa robe cachaient complètement aux yeux des gens. Aujourd'hui qu'elle se fait vieille et que les années commencent à lui peser, elle n'a plus besoin de recourir à ces petits stratagèmes. Elle ne quitte plus son fauteuil, même dans les circonstances les plus solennelles.

IL CONNAISSAIT SON HOMME

Un de nos avocats les plus en vue, renommé surtout par ses grands succès au criminel, est arrivé chez lui dernièrement, harrassé de fatigue.

— Tu as l'air fatigué, mon cher. Je suppose que tu as encore passé toute la journée à la cour, lui dit sa tendre moitié.

— En effet, je suis complètement brisé. J'avais un cas presque désespéré, mais je l'ai gagné.

— Tu ferais bien de prendre une bonne tasse de thé, de te mettre ensuite au lit afin de te reposer comme il faut toute la nuit.

— Malheureusement, il m'est impossible de me coucher cette nuit. Je vais être forcé de veiller et d'avoir l'œil à l'écurie qu'on ne vienne pas voler notre carrosse.

— Mais qui oserait commettre un pareil crime ?

— Comprends donc que celui que j'ai défendu aujourd'hui et que j'ai réussi à sauver de la prison, est à cette heure en liberté. C'est le plus fin voleur de chevaux que je connaisse, une canaille fiévreuse, et je ne serais pas du tout surpris que pour me remercier, il vienne ici, ce soir même, me voler cheval et voiture. Je ne serai à mon aise que lorsque je saurai qu'il a quitté la ville.

AMOUR INTENSE



M. Richard.—Je vaud un million bien compté. Pensez-vous pouvoir m'aimer ?
Mlle Moulaine.—Oh ! cher M. Richard, je vous aime à mort.

LA FIN DU RÊVE

Ce qu'il vous faut ce sont les longues théories
De cœurs émus, de cœurs aimants, de cœurs meurtris ;
C'est l'hommage éperdu des yeux ; ce sont les cris
Qui montent du fond des âmes endolories.

En la paix calme de vos yeux, mes rêveries
— Comme en la mer ensorcelée, des esquifs, —
Ont vogué vers des paysages suggestifs
Noyés dans des rayons d'étoiles attendries,

Et du bonheur flottait épars dans ce décor !
Mais un cri de mon cœur s'en vint heurter le bord
De mes rêves. C'était le réveil salutaire :

Un voile s'est levé, qui couvrait ma raison ;
Et pour si beau que fut mon lointain horizon,
Madame, me voici revenu sur la terre.

MARCEL PERRIER.

Curiosités Scientifiques et Historiques

(Recueillies spécialement pour le SAMEDI)

DESTINÉES MINISTÉRIELLES.—Un ancien historien de la Chine dit que dans ce pays, un ministre disgracié est ordinairement condamné à balayer tous les matins la salle où son successeur donne ses audiences et les cours du palais impérial.

LA VIOLETTE.—Napoléon, à son départ pour l'île d'Elbe, avait promis de revenir à la saison des violettes. Ses partisans adoptèrent cette fleur comme emblème de ralliement. Ils buvaient fréquemment à la santé du Coporal La Violette, et portait une bague ornée d'une violette émaillée, avec la devise : "Elle reparaitra au printemps." Quand la nouvelle du débarquement à Fréjus se répandit dans Paris, toutes les marchandes de fleurs se munirent de violettes, et elles en vendirent une énorme quantité.

L'AIR DE LA MER ET DES MONTAGNES A DOMICILE.—Un savant propose de mettre dans le commerce des bouteilles d'air pris sur les montagnes ou au bord de la mer. Cet air serait liquéfié sur place et pour avoir l'air pur chez soi, on n'aurait qu'à déboucher une bouteille d'air liquéfié, liquide bleuâtre qui reprendrait aussitôt son état gazeux. D'après le procédé de liquéfaction inventé par M. Linde, on pourrait obtenir par heure une vergo cube d'air à 70 p. 100 d'oxygène. Le prix de revient de l'air liquéfié serait peu élevé.

HISTOIRE DES BOISSONS.—Note trouvée dans le *Journal de Paris* de 1785, à propos de la chicorée :

"On a cherché à substituer au café la racine de chicorée sauvage torréfiée, et l'on n'a pas laissé de célébrer dans le temps cette substitution, d'autant plus que la chicorée a des vertus salutaires, mais on n'a pas fait attention que la torréfaction les lui fait perdre. Il y a plus, l'usage de la boisson caféiforme faite avec cette racine a excité chez plusieurs personnes des maux de tête et des vertiges. On prétend que les mots n'ont point de vrais synonymes, peut-être en doit-on dire autant des choses."

Cette note date de plus d'un siècle ; et la chicorée règne toujours.

LE DIAMANT.—C'est toujours une chose difficile pour les gens qui sont du métier, et encore plus pour ceux qui ne sont que de simples amateurs, de distinguer le vrai diamant du faux. La *Revue de chimie industrielle* indique un procédé si simple qu'il mérite d'être mentionné et expérimenté. Un crayon d'aluminium laisse, paraît-il, une trace sur le diamant faux et ne raye aucunement le vrai diamant.

ASTROLOGUE.—Un astrologue avait prédit à une dame que Louis XI aimait, qu'elle mourrait dans huit jours : et sa prédiction s'accomplit. Le roi, fort irrité, fit appeler l'astrologue, et pendant qu'on exécutait son ordre, il commanda à ses gens qui l'entouraient que, à un certain signe qu'il leur ferait, ils eussent à prendre le devin et à le lancer par la fenêtre.

Louis le voyant approcher lui dit d'un air furieux : "Toi qui prétends être un si habile homme, et qui sait si bien prédire le sort des autres, apprends-moi à l'instant même, combien tu as encore de temps à vivre ?"

—Sire, répondit l'astrologue qui avait compris à quel danger il était exposé, j'ignore précisément le jour je mourrai, mais je sais fort bien que votre Majesté ne doit me survivre que de trois jours.

Le terrible monarque, qui était aussi superstitieux que cruel, au lieu de donner le signal convenu, ordonna que l'on prit un soin tout particulier de l'astrologue et qu'on ne le laissât manquer de rien.

UN ARBRE INCOMBUSTIBLE.—Le *Gardener's Chronicle* citait récemment le *Rhopala obovata*, qui pousse en Colombie, et qui présente une remarquable résistance au feu. Il se rencontre dans des districts où, chaque année, à la saison sèche, on met le feu aux plaines pour détruire les herbes desséchées qui, aux pluies, généraient le développement de la végétation. Sous l'influence de ces incendies périodiques les arbres disparaissent. Au contraire le *Rhopala*, petit, contourné, rugueux, non seulement ne souffre pas du feu, mais en jouit ; il s'établit peu à peu sur les points délaissés par les autres arbres. Son domaine s'étend de plus en plus. C'est son écorce spéciale qui lui permet de résister si bien : celle-ci est en effet formée extérieurement d'une couche de plus de 3 lignes d'épaisseur constituée par des cellules et des fibres mortes. C'est là le manchon protecteur à l'abri duquel la seconde écorce demeure bien vivante, en dépit des incendies successifs.

FORCE PHYSIQUE.—Le maréchal de Saxe avait, paraît-il, une force de poignet extraordinaire. Se trouvant un jour à un rendez-vous de chasse, pour se désaltérer, il arriva que personne n'avait de tire-bouchon. Pour tourner la difficulté, le maréchal fit chercher un clou long et fort. Il le tortilla dans ses doigts et en fit une mèche avec laquelle il déboucha plusieurs bouteilles de suite. Les assistants essayèrent à leur tour, non de tortiller ou détortiller le clou, mais seulement de déboucher des bouteilles avec le clou qu'avait tortillé le maréchal. Ils ne purent y parvenir.

Un autre jour, s'étant arrêté chez un forgeron de village pour lui faire ferrer de ses chevaux, il se fit apporter cinq ou six fers neufs, et les cassa tous successivement, en disant au maréchal-ferrant que sa marchandise ne valait rien. Enfin, il en jugea un bon, et le fit mettre à son cheval. Le travail achevé, il remit un écu de six livres à l'artisan, qui prenant la pièce et la cassant en deux :

"Monseigneur, dit-il, votre argent ne vaut pas mieux que mes fers."

—Pardieu ! fit gaiement ce grand capitaine, j'ai trouvé chaussure à mon pied. Touche-là camarade !

Et tendant une main au forgeron, il lui mit dans l'autre deux ou trois pièces d'or.

J. G.

DEVINETTE



Le lion héraldique et l'homme barbu. Trouvez l'homme barbu ?

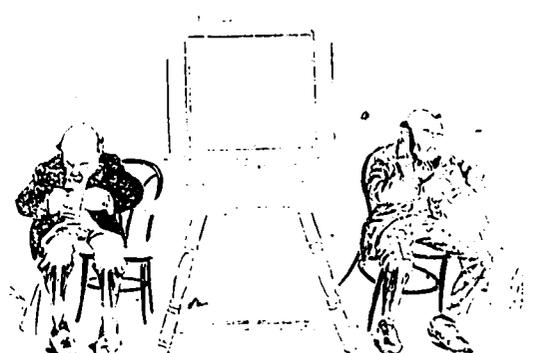
HISTOIRE SANS PAROLES OU LA MÉPRISE MUTUELLE DE DEUX RUYEURS DE LAGER BEER



I



II



III

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

69ème

LA LYRE D'UNE AVEUGLE

Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Pourtant des jours gris je sens la pâleur ;
J'en ai la tristesse, il me faut tes joies.
Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Mais j'ai ta chaleur.

Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais le ciel a fait la part de chacun.
Qu'importe l'éclat ? J'ai l'âme des choses !
Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais j'ai leur parfum !

Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Lorsque je le sens sur moi se poser,
Qu'importe ? un regret serait un blasphème.
Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Mais j'ai ton baiser.

Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre ?
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre ?
Puisque j'ai l'amour !

A MON ENFANT

Tes yeux, tes grands yeux, Dieu me les envoie
Pour me consoler de ceux qu'il m'a pris,
Si beau que mon rêve en reste surpris,
Et que mon orgueil a peur de sa joie.
Tes yeux, tes grands yeux, Dieu me les envoie
Pour me consoler de ceux qu'il m'a pris.

Tes yeux, tes grands yeux couleur de pervenche,
Qui même en ma nuit, mettent leur clarté,
De mon cœur de mère ils sont la fierté,
De mes yeux d'aveugle ils sont la revanche,
Tes yeux, tes grands yeux couleur de pervenche,
Qui même en ma nuit, mettent leur clarté.

Mme DE CALONNE.

CONSOLATION

(Pour le SAMEDI.)

A mon amie, Mme D. Foucault.

Dans tes grands yeux noyés de larmes, je vois la douleur amère qui remplit ton âme...

Mort ton cher petit Charles ! Pauvre mère !!

Ton cœur broyé ne veut pas se consoler. Eh bien ! pleure : ton Lolo chéri n'est plus ! En vain tu prias, tu pleuras ; en vain tes tendres soins voulurent le disputer à la mort, cette cruelle fut impitoyable ; insensible à ton désespoir, elle t'a ravi ton fils, ton orgueil et ta joie.

Pleure ! car pour toujours il t'a quittée. Plus jamais tu n'entendras son doux gazouillement qui te ravissait ; plus jamais ses charmantes caresses ne te feront tressaillir de bonheur.

Pleure ! tu en as le droit devant un berceau vide !

Mais, pourquoi ton regard rêveur s'est-il soudain ranimé en voyant une colombe effleurer le sol de son aile blanche, puis se perdre ensuite dans l'immensité du ciel ? Dis, est-ce l'âme de ton fils que tu as cru voir ? Oui, cherche bien haut, c'est là qu'elle plane. Elle exulte, elle triomphe ; cesse donc de te désoler et de gémir.

Le divin Jardinier apercevant cette fleur exquise, d'une incomparable pureté, d'une éclatante blancheur, voulut la posséder : il envoya son Messager cueillir ce lis pour le faire briller d'une plus vive splendeur dans le parterre des anges.

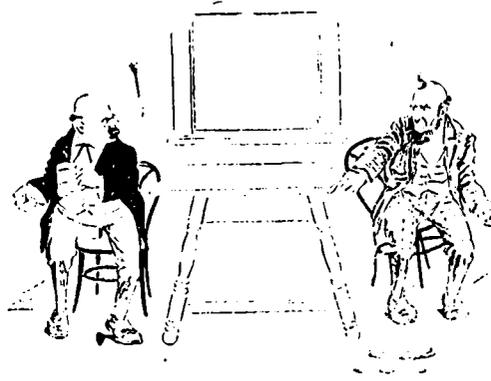
Mère, tu comprends son bonheur, n'est-ce pas ?

Sèche tes larmes : ton fils au ciel te regarde et t'attend !

Joliette, 8 juin 1896.

JULIANE.

Notre vie, dit un philosophe, est remplie d'absurdités : Un homme qui ne demande pas de crédit, mais qui paie rubis sur l'ongle, peut avoir tout le crédit qu'il veut.



IV



V

UN COCHER EN L'AN 1900

Le cocher.—N'auriez-vous pas besoin d'un cocher expert, monsieur ?

Le maître.—Oui. Venez vous faire application pour la place ?

Le cocher.—Oui, monsieur.

Le maître.—Avez-vous quelque expérience dans cette branche ?

Le cocher.—Depuis plusieurs années je n'ai fait que cela.

Le maître.—Vous savez, en ce cas, vous servir de gazoline ?

Le cocher.—Parfaitement, monsieur.

Le maître.—Et vous vous entendez en électricité ?

Le cocher.—Parfaitement, monsieur.

Le maître.—Parfait. Vous êtes comme de raison un ingénieur pratique ?

Le cocher.—Mais certainement.

Le maître.—Très bien. Rendez-vous à l'écurie et préparez le motocycle. Vous accompagnerez madame qui désire aller faire quelques emplettes.

AVIS EN MUSIQUE

Elle.—Papa vient d'acheter une nouvelle horloge, monsieur, lui dit-elle de sa voix la plus insinuante.

Lui (qui aime à veiller tard).—En vérité !

Elle.—Oui, et c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau. Elle comprend une boîte à musique.

Lui.—Sonne-t-elle à toutes les heures ?

Elle.—Non, seulement à 10 heures et demie. Elle joue alors le chant du départ.

UNE LEÇON DE POLTESSE

Un ouvrier est appelé pour faire quelques réparations pressantes dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui se méfie de tous ceux qu'elle ne connaît pas, appelle sa bonne et lui dit tout haut :

—Amélie, enlevez d'ici mon coffret à bijoux et mettez-le en place dans la chambre voisine.

Justement froissé, l'ouvrier enlève aussitôt de la poche de son gilet sa chaîne et sa montre et les tendant à son apprenti :

—François, lui dit-il, va porter cela chez moi : il paraît que la maison n'est pas en sûreté !

ÉTUDE CHAPELLO-PHÉNOLOGIQUE

Les hommes de haute taille ont, en général, la tête plus grosse que ceux de taille moyenne. Ceci ne comporte pas que leur force intellectuelle soit davantage développée, mais seulement qu'étant plus robustes, plus gros, la tête doit suivre les mêmes proportions. Une grosse tête peut contenir un cerveau très étroit et un crâne épais n'est pas synonyme de force intellectuelle ; et puis, en outre, un petit cerveau peut avoir une organisation des plus accomplies, tandis qu'un cerveau riche peut être mal nourri. Il ne faut donc pas juger de la capacité d'un homme par le point de grosseur plus ou moins prononcée de son couvre-chef.

UN EMPLOYÉ CONSCIENCIEUX

Certaines compagnies de chemin de fer en Angleterre, obligent les chefs de stations, sur leurs lignes respectives, de signaler au bureau de direction, au commencement de chaque mois les événements les plus marquants attendus chez eux, dans cette période de temps. De cette façon les compagnies de chemin de fer connaissent la date et le lieu des expositions, des courses, des chasses à courro, etc., et prennent leurs dispositions en conséquence. Il advint qu'un jour l'un des chefs de station, pour n'être pas taxé d'avoir laissé de côté un fait important, fit l'inscription suivante dans son bulletin mensuel : "Il y aura ici un éclipsé de lune le 15 du mois courant."

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

L'inconvénient de ne pas parler les deux langues



La maîtresse. — Vous n'avez pas honte, Kate, de vous laisser ainsi embrasser par le cuisinier ?

La servante. — Pour sûr, madame ; voilà depuis trois semaines que je lui dis de s'arrêter, mais il ne comprend pas l'anglais.

DÉJEUNER SUR L'HERBE

I

Un beau matin de mai, Granbidard, petit épicier de la rue Brise-Miche, à Paris, s'éveilla de bonne heure ; à côté de lui, son épouse ronflait.

— Mélanie ! appela-t-il.

— Et puis, après ? fit la femme, qui avait le réveil grincheux.

— Mélanie, j'ai acheté, hier, quarante caisses de pruneaux à vingt sous plus bas que le cours.

Mélanie, pour toute réponse, se tourna vers la ruelle avec un grondement inarticulé.

— Et des beaux pruneaux, tu sais, poursuivit l'épicier, des pruneaux bien en chair, bien savoureux !... On en mangerait !... Une vraie occasion, ces pruneaux-là !

— Ah ! laisse moi tranquille !... je dors !...

— Ça fait quarante francs de bénéfice net, continua l'autre sans s'émouvoir. Aussi, j'ai une idée. Quand on gagne quarante francs dans un jour, on peut bien se régaler d'une petite distraction... Ma foi ! c'est décidé !... Dimanche prochain, nous irons déjeuner sur l'herbe.

Du coup, madame Granbidard se mit sur son séant.

Depuis quinze ans qu'elle était mariée, elle n'avait jamais quitté son comptoir, où l'attachaient les exigences du commerce. Et, pourtant, que de fois, les jours de soleil, elle avait envié le sort de ces privilégiés qu'elle voyait partir gaiement pour la campagne !

— Dire qu'ils vont manger sur l'herbe ! soupirait-elle.

Manger sur l'herbe, c'était son rêve !... et voilà qu'il allait se réaliser !

— Mais la boutique ! objecta-t-elle.

— On la fermera ! reprit carrément le mari. Je sais bien que c'est des folies, mais tant pis ! Après nous la fin du monde !...

Tout le reste de la semaine, on parla de la promenade projetée. Le quartier fut mis au courant. A chaque client qui pénétrait dans la boutique, l'épicière ne manquait pas de dire :

— Faites vos provisions d'avance, vous savez... parce que nous fermons dimanche ?

— Ah ! vous fermez dimanche ?

— Oui, nous allons à la campagne ! ajoutait-elle en se rengorgeant.

Et il fallait entendre comme elle mordait à pleine bouche dans ce mot de "campagne".

— Vous avez bien de la chance ! lui disait sa voisine la mercière.

— Pourquoi donc ne viendriez-vous pas avec nous ? fit madame Granbidard, que l'excès de la joie rendait expansive.

— Oh ! je ne voudrais pas abuser...

— Allons, c'est dit. Vous nous accompagnerez. Plus on est de fous... Madame Picaudet se hâta d'accepter.

Quant à madame Granbidard, elle avait à peine laissé échapper cette

phrase qu'elle eût voulu la retirer. C'est qu'elle était jalouse, l'épicière ! Et sa voisine avait une réputation avérée de coquetterie. Elle se ruinait en pommades, en sachets et en eaux de senteur, cette femme !

Mais il n'y avait plus à y revenir. Ce qui était dit était dit. N'empêche que l'épicière enragea jusqu'au dimanche. Granbidard eut à essayer des "scènes" successives et multipliées auxquelles il ne comprenait absolument rien. Il était devenu tellement ahuri, le pauvre homme ! qu'il en oubliait jusqu'aux traditions les plus sacrées de l'épicerie. Il donnait le poids à ses clients !...

La mercière, elle, planait au-dessus de ces querelles de ménage. Assise toute la journée devant sa machine à coudre, elle piquait sans relâche. C'était une jolie robe rose qu'elle étrennerait pour ce jour-là.

II

Enfin il se leva, ce grand jour si ardemment attendu ! Dès six heures du matin, madame Picaudet, vêtue de sa robe rose, entra chez les époux Granbidard, radieuse, le sourire aux lèvres. Mélanie, au contraire, avait l'air rechigné d'une personne ayant mal dormi.

— Vous n'êtes pas malade, au moins, madame Granbidard ? demanda la mercière, tremblant d' déjà pour le sort de l'excursion champêtre.

— Pas du tout, mais ce sont les... insectes qui m'ont empêchée de fermer l'œil.

— Chez un épicier ? dit la robe rose en riant : vous ne manquez pas de poudre insecticide, cependant ?

— Ah ! ouiche ! la poudre insecticide... ça les engraisse ! fit madame Granbidard avec impatience.

Il y avait là un parti pris manifeste de contradiction ; la mercière se tut, et pendant que madame Granbidard achevait sa toilette, elle aida le mari à disposer dans un panier les provisions du déjeuner : un morceau de veau froid, une boîte de sardines à 12 sous, 8 sous de brie et un litre de "supérieur à un franc", plus une bouteille de café froid pour combattre les indigestions que risquait d'engendrer un menu aussi somptueux.

— On fait les choses en grand ou bien on ne s'en mêle pas, déclarait noblement Granbidard... Et, maintenant, en route !

Alors, la caravane se mit en marche. Granbidard tenait d'un bras le panier, et de l'autre sa femme, qui se cramponnait à lui comme pour affirmer son droit de propriété exclusive. Madame Picaudet suivait.

Et la troupe défila, dans la rue Brise-Miche, saluée au passage par les vœux du charbonnier, de la fruitière et de divers autres commerçants échelonnés sur son passage.

Mais comme on arrivait sur le boulevard Sébastopol, quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber.

— Diable ! fit l'épicier.

— Cela va abîmer ma robe ! gémit la voisine.

— Quelle idée aussi de mettre une robe rose pour aller à la campagne ! remarqua aigrement Mélanie.

— Le rose va très bien aux blondes, déclara le galant Granbidard, surtout quand elles ont la peau bien blanche, et madame Picaudet à la peau comme du lait.

L'épicière lança à son conjoint un regard furibond.

— Peuh ! ricana-t-elle, ce n'est pas difficile d'avoir la peau blanche, quand on se beurre de cold-cream et de poudre de riz !

Madame Picaudet, qui voulait à tout prix éviter un esclandre, ne releva cette impertinence que par un silence dédaigneux.

Grâce à ce mutisme pacifique rien n'éclata, si ce n'est l'orage.

Les touristes, qui avaient d'abord ouvert leurs parapluies, durent s'abriter sous une porte cochère.

Au bout d'une heure, on se remit en route par les rues inondées.

Avant d'arriver au Pont-Neuf, nouvelle averse, deuxième station sous une porte.

— Comme c'est amusant ! grogna Mélanie.

— Ma pauvre robe ! se lamenta madame Picaudet, en regardant sa fraîche toilette frippée par la pluie et mouchetée de taches de boue.

Granbidard, qui connaissait le cœur féminin, voulut consoler la mercière.

— Elle va néanmoins très bien, votre robe... Elle vous fait une taille ravissante... Aie ! eh bien ! qu'est-ce qu'il te prend ?

Mélanie venait de le pincer jusqu'au sang.

— Madame se serre peut-être trop ? fit-elle avec ironie.

— Non, certes, répondit la mercière blessée par cette supposition malveillante ; seulement, j'ai un corset de bonne faiseuse... Vous qui êtes si grosse, ajouta-t-elle d'un ton vinaigré, vous devriez vous fournir chez elle... Elle saurait vous amincir la taille.

Observation météorologique



Bon Dieu ! quelle pluie, disait l'ivrogne qui, ne pouvant marcher, s'était a lossé à un mur, juste sous le déversoir d'une fontaine.

UN PEU DE LOGIQUE, VOYONS !



I

Mr Chose. — Cela m'exaspère de voir des femmes avec leurs porte-monnaie à la main. Elles mériteraient que des voleurs les leur arrachent violemment, ne fut-ce que pour leur donner une leçon.



II

Le même Mr Chose. — C'est ça, il nous faut attendre une heure au guichet, parce que cette femme ne peut plus trouver son porte-monnaie. Pourquoi, diable ! ne le tenait-elle pas dans sa main ?

— Ne dirait-on pas que je suis faite comme un sac de noix ?
Je ne dis pas cela, mais enfin...
— Je ne tiens pas à avoir l'air d'un manche à balai, moi !... Il y en a qui croient avoir une taille fine parce qu'elles ressemblent à la poupée à Jeanneton.

— Plaît-il ? c'est pour moi que vous dites cela, madame ?
— Comme vous voudrez, madame !
La querelle menaçait de s'envenimer. Granbidard s'interposa. Mais sa femme, exaspérée, voulut continuer son chemin sur-le-champ.
— Il pleut encore, observa le mari.
— Tant pis ! ragea sa douce moitié qui pensait "Tant mieux ! ça va finir de lui gâter sa robe !"

Le fait est qu'au bout d'un quart d'heure, la toilette de madame Picaudet, si triomphante le matin, n'était plus qu'un chiffon informe ; les femmes clapotaient dans l'eau, côte à côte, sans dire un mot, s'envoyant sournoisement dans le cou les égouts de leurs parapluies...

III

Bref, quand la caravane déboucha sur la place Saint-Germain-des-Prés, il était midi et demi : on était en route depuis huit heures du matin.

— Si nous prenions le tramway ? proposa Granbidard, dont le poids du panier commençait à paralyser le bras ; quand on est en partie de plaisir, il ne faut pas regarder à la dépense.

Il s'approcha du bureau : le contrôleur, narquois, lui tendit les numéros 727, 728 et 729.

— Bigre ! fit l'épicier en se grattant la tête. C'est que je commence à avoir faim, moi ! Et vous, mesdames ?

— Oh ! moi, je n'y pense pas, déclara poliment madame Picaudet.

— Mais, moi, j'ai l'estomac dans les talons, s'écria la hargneuse Mélanie. Je ne vais pas plus loin. Mangeons.

— Où ça ?... sur le trottoir ?

La querelle allait se rallumer ; Granbidard faisait assez sotte contenance.

— En somme, insinua-t-il en désignant le square qui entoure l'église, nous pourrions peut-être déjeuner-là.

Madame Picaudet se récria : dame ! ce n'était pas ce qu'elle avait rêvé !

— Quoi ! dans le square ? fit-elle.

— Pourquoi pas ? dit Mélanie qui aurait été désespérée d'être du même avis que la mercière.

Et Granbidard de s'extasier :

— Il y a des ardes, de la verdure !... C'est presque la campagne !... Et puis... c'est moins salissant ! acheva-t-il avec un regard suppliant à l'adresse de madame Picaudet.

Celle-ci se laissa enfin fléchir. Les excursionnistes s'installèrent donc dans le square, sur un banc mouillé, les pieds dans les mares d'eau, et se mirent en devoir de débaler leurs provisions.

Hélas ! quel spectacle ! Le pain ressemblait à une éponge ; le veau avait emprunté au journal qui l'enveloppait l'empreinte des caractères d'imprimerie ; le "supérieur à un franc" s'était insidieusement répandu sur le fromage de Brie, qui ne formait plus qu'une pâte gluante. Horreur ! trois fois horreur !

Inutile de dire que le repas fut lugubre.

Pour comble de malheur, une averse s'abattit sur les dîneurs au milieu du festin, de sorte qu'ils durent manger leurs derniers morceaux d'une main, en tenant de l'autre leur parapluie ouvert.

Les passants étonnés qui apercevaient ce trio de gens mangeant sous la pluie dans le square désert les prenaient pour des fous ou des Anglais.

Résultat : une copieuse et multiforme indigestion, qui obligea les trois

touristes à venir s'échouer, lamentables épaves, dans l'arrière-boutique d'un mastroquet voisin où ils passèrent leur après-midi à ingurgiter des tasses de thé...

Drôle de partie de campagne !

IV

— Eh bien ? fit le charbonnier d'un air goguenard, on les voyant déboucher dans la rue Brise-Miche vers les six heures du soir, vous avez été mouillés, hein ?

— Les grenouilles auront eu beau temps, ricana cette mauvaise langue de fruitière qui avait la spécialité des mots blessants.

Malgré la rage qui la suffoquait, madame Granbidard eut l'héroïsme de sourire.

— Il a donc plu à Paris ? demanda-t-elle hypocritement.

— Pas une goutte à Meudon ! appuya Granbidard.

Et pendant que son mari ouvrait la porte de la boutique et que madame Picaudet rentrait vivement chez elle pour dissimuler le désastre de sa robe rose, l'épicier conclut, avec l'intonation joyeuse d'une petite folle qui a passé sa journée à cueillir des fleurs et à courir après les papillons :

— C'est égal ! de temps en temps, une promenade comme ça... au grand air... ça fait du bien... ça repose ! ! !...

MICHEL THIVARS.

Dans nul autre remède pour le sang, les résultats des progrès de la science n'ont été si constamment utilisés, que dans la Salseparillo d'Ayer.

RIEN QUE RUINE



La Pythonisse. — Votre étoile est très brillante. Elle annonce un mariage prochain ; mais Mars s'y oppose. Si vous ne pouvez épouser celle que vous aimez, votre avenir sera brisé. Si vous l'épousez, ça sera la même chose. Cinquante sous, s'il vous plaît !

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le **BAUME RHUMAL**

CHRONIQUE LEXICOLOGIQUE



L'homme d'étude. — Je vois par le journal qu'on vient de faire un mot nouveau.
Le visiteur. — Ma femme l'aura avant que je sois entré chez nous ; elle a toujours le dernier mot.

CHRONIQUE PARISIENNE

(Pour le SAMEDI)

Juin 1896.

Les journalistes, qui redoutent pardessus tout les jours de chômage des Chambres, qui les laissent sans copie à se mettre sous la dent, ne se plaignent pas pour l'instant.

Ils ont des menus faits :

Cléo Sans Oreilles, dont on exploite le nom pour faire envoyer, sans bourse délier, des tableaux de Milan à Pesth ;

Les deux imbéciles qui, ayant déjà quatre titres de noblesse — deux de plus que de Baudry d'Asson — demandent l'autorisation de s'en adjoindre encore deux ;

Puis les accidents :

Un contre-poids du lustre qui se décroche, écrabouille une femme et déglince une douzaine de personnes ;

Les trois toréadors blessés à Béziers, ce qui est fichtrement bien fait ;

Et enfin, la nouvelle affaire Gouffé : un roman, cela. Il est seulement fâcheux qu'on eût trop tôt découvert l'état civil de la victime et pincé les assassins. Le *Petit Journal* n'accepterait jamais un roman savaté à la vavite comme cela. Il en aurait fait tirer quatre parties et cinq cents feuillets.

**

Le gentil Roy, notre Sire — comme dirait la Jeanne d'Arc de l'abbé Garnier, — S. M. *in partibus* Philippe VIII, dit *Grandgousier*, ayant rapporté d'Espagne une bonne plume de Tolède, vient d'éprouver, comme on sait, le besoin de s'en servir ; et c'est l'académicien duc d'Audiffret-Pasquier qui a "écopé" de cette royale *Philippique*, en sa qualité de président du comité central *consultatif* — ainsi nommé, parce que "la première Gamelle de France" a soupé de ses consultations.

ELLE le fit donc assavoir au noble duc "son cher président" par la lettre célèbre livrée à la publicité par l'autre "cher *Dufeuille*," que son nom même prédestinait à cet office, en ce joli mois de juin.

Hâtons-nous de reconnaître avec une impartialité qui nous honore, que cette épître n'est pas "piquée des hannetons" — ce qui fit tout d'abord douter de son authenticité ; certains incrédules se refusant à admettre qu'elle eût échappé aux coléoptères qui hantent notoirement le plafond de l'élargi de Clairvaux.

Mais il a bien fallu se rendre à l'évidence, lorsqu'on vit le destinataire de cette missive fameuse se démettre de ses fonctions présidentielles, plutôt que de se soumettre aux risques et périls de l'impatience manifestée par le prétendant anglo-mecklembourgeois au trône de France.

**

On se souvient qu'à la mort de son regretté père, le *Philippuant* de Shoe-House, ce jeune indigène de Twickenham en prenant la direction officielle de son escouade monarchiste déclara héroïquement à ses intimes : "Je serai Roy de France, ou je me ferai casser la g... argamelle !"

Et de fait, si — par suite de circonstances indépendantes de sa volonté — il n'a pu réaliser la première partie de son programme, il a failli, à deux reprises, à Séville et à la Mandria, faire aboutir la seconde. Mais, ayant

mal combiné son coup, il ne se cassa que la jambe au lieu de la g... argoulette.

Il allait tenter de faire mieux, en se présentant à la députation de Maine-et-Loire, en remplacement de son féal comte de Maillé, lorsque les vieux "empêcheurs de voter en rond" de son parti — à commencer par l'oncle d'Aumale, dont il faut ménager l'héritage — débinèrent son truc et l'en dissuadèrent.

Et pourtant le temps presse ; car il s'agit de reprendre barre sur le cousin Henri — bénévolement enrubanné par le ministère Bourgeois — et qui s'appête à entreprendre, autour du trône hypothétique de France, le voyage d'exploration commencé par Philippe-Egalité et achevé par Louis-Philippe, traçant à la "branche cadette" l'itinéraire à suivre pour couper la route à son aînée.

**

A la fin des fins nous allons voir très prochainement s'élever en plein Paris la statue depuis si longtemps promise du charmant poète à qui nous devons *Un spectacle dans un fauteuil*. Alfred de Musset, coulé en bronze, se dressera sur l'une de nos places publiques pour être plus tard salué par nos petits-neveux, et ce ne sera que justice.

Cela ne veut pas dire cependant que l'histoire doive perdre ses droits et qu'on ait à oublier les éléments d'une biographie bien connue. Au fait, pourquoi ne rappellerions nous pas les erreurs du pauvre aède ?

En 1873, dans une étude sur l'*Alcoolisme en littérature*, publiée dans la *Revue britannique*, M. d'Orcet, faisant trop d'analyse, a tracé un portrait navrant de ce qu'était devenu, en 1851, notre demi-dieu d'aujourd'hui. L'absinthe, l'affreuse liqueur verte, avait intoxiqué cette nature divine et, comme un autre breuvage de Circé l'enchanteresse, l'avait presque changée en bête. Tenez, voilà ce que M. d'Orcet voyait au café de la Régence, là où l'on jouait aux échecs :

"C'était encore un élégant cavalier, d'une mise toujours recherchée, mais il n'était ni joueur facile, ni causeur agréable. Il courait péniblement après des expressions toujours cherchées, et, d'ailleurs, un épouvantable grincement de dents qui scandait toutes ses phrases suffisait pour faire de sa conversation un supplice d'autant plus intolérable que, dès qu'il avait pris la parole, c'était pour la garder impérieusement.

"Encore était-ce dans les bons jours. Le plus souvent le garçon lui apportait une assiette de cigares et ces affreux mélanges de bière et d'absinthe qu'il avalait d'un trait avec cette grimace de dégoût que provoque une médecine répugnante.

"Une fois drogué, Alfred de Musset se mettait à fumer sans mot dire, jusqu'à ce que l'assiette de cigares fût vide. De temps en temps, il grinçait des dents. A onze heures et demie, un garçon le faisait lever et le plaçait comme un paquet dans un fiacre qui le ramenait chez lui.

"Tous les jours, c'était la même chose. Il ne faudrait pas croire que les peines de cœur du poète fussent pour quelque chose dans ces fâcheuses habitudes. Son mélange de bière et d'absinthe était une invention qu'il pratiquait depuis sa dix-huitième année pour se procurer un anéantissement où il prétendait trouver des sensations délicieuses."

Où, ces détails sont lamentables, j'en tombe d'accord avec vous ; mais, présentement, sur les rayons de ma bibliothèque, je ne vois que les dix charmants petits volumes de prose et de vers auxquels je vais demander une distraction dans mes heures d'ennui, et je vote carrément pour qu'on élève la statue le plus tôt possible.

PARISIS.

Les pires maladies du sang sont guéries par la Salsepareille d'Ayer. Les effets en sont immédiats.

DEVINETTE



Y voyez-vous un autre âne ?

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19^{me} Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE III

La Mort d'une Prêtresse de Lucifer

—Qu'est-ce que cela, même main ?

—Même main, même esprit... Toi, curieux ; toi bientôt tout loupsi (voir).

Sur ce dernier mot, il descendit dans l'ouverture. Je le suivis.

Nous descendîmes environ soixante marches et débouchâmes dans une grande chambre souterraine, éclairée par une lampe à l'huile de coco, qui sentait mauvais.

Ce qui me frappa tout de suite, ce fut un amas de copeaux de cocotier, et sur cette manière de lit, couchée, contournée sur elle-même, une vieille femme ; quelque chose d'innommable ; sèche, ridée comme une pomme de reinette, comme une baudruche dégonflée ; une araignée vieillotte, aux petits yeux éteints, et dont la respiration sifflait.

Je vis, sans autre examen, qu'il n'y avait rien à faire, qu'elle était à la dernière extrémité ; et mon visage dut l'exprimer, car le Sata me dit :

—N'a pas ?... l'ini, morto ?...

Puis, croisant les bras, il ajouta, en hochant la tête :

—Cent cinquante-deux !... Y en a, des années !

Je fis un haut-le-corps.

—Oui, reprit le Sata, Mâhmâh y en a cent cinquante-deux années... Y en a cent ans, n'a pas sorti d'ici... Indiens venir ici, Mâhmâh était fakir, gardienne de cette chambre qui était, disait-il, un lieu sacré ; qu'elle l'habitait depuis cent ans, sans avoir vu la lumière du soleil, pourtant à quelques verges de là ; que l'esprit venait régulièrement la visiter ; qu'elle était réputée dans toute la contrée ; et que cet esprit, qui était son dieu à lui et à beaucoup d'autres, se nommait Lucif.

Plus de doute, j'étais bien dans un sanctuaire souterrain de fakirs lucifériens, une sorte d'ermitage, un antre de pythionisse indienne.

Je parcourus alors, d'un coup d'œil attentif, la chambre où je me trouvais ; c'était plus qu'une chambre, car elle avait bien cinquante verges carrés ; en outre, on distinguait deux ouvertures indiquant l'existence d'autres pièces contiguës.

Au plafond, un peu bas, pendait la lampe, qui était en cuivre et à onze branches formant des chandeliers ; et, autant que la lumière terne, floue et fumeuse de ce lumignon me permettait de voir, je reconnus dans le mur des niches taillées à la hache et contenant comme de petits autels sur lesquels ne se trouvaient aucun objet ni aucun signe.

Cette rapide inspection terminée, je reportais mes yeux vers le lit de la vieille, vers cette moribonde à l'âge problématique. Bien qu'on cite des cas de longévité chez les Indiens tamouls, je ne pouvais me faire à l'idée qu'un être humain, vivant sous terre, pût arriver à cent cinquante-deux ans, ainsi que l'avait affirmé le Sata, se faisant sans doute l'écho d'une légende répandue dans la con-

trée. Maintenant, le Sata et tous ses camarades, ainsi que la femme, s'étaient agenouillés autour du lit, et, par l'ouverture d'entrée, arrivaient à la file d'autres Indiens, qui avaient été évidemment prévenus. Tout ce monde pénétrait en silence dans le sanctuaire, se glissant dans l'ombre comme des serpents ; tous finissaient par s'agenouiller, après s'être choisi une place ; personne ne soufflait mot.

La vieille femme râlait. Sous sa peau sèche comme du parchemin, dans ce corps sans liquide, momifié pour ainsi dire, et qui, réduit presque au squelette, devait à peine peser quelques livres, on entendait aller et venir, semblable à un craquement de sac de noix, les os et les articulations. Par moment, ce bruit sinistre cessait, la vieille semblait morte ; puis, le râle recommençait, accompagné d'un sifflement lugubre.

Je m'approchai. Jamais, dans ma longue carrière de médecin, je n'avais vu agoniser de la sorte : une agonie sèche, sans sueur, sans affres ; on eût dit une chrysalide, une coque, au fond de laquelle quelque chose remuait, d'où le papillon allait sortir. Instinctivement, je me demandai si l'âme de la prêtresse fakir pouvait avoir gardé encore quelque chose du souffle divin. Non certes, pensai-je ;

cette âme-là était depuis longtemps à jamais maudite, appartenait toute à Satan.

Soudain, râle et sifflement s'arrêtèrent. Était-elle morte ? Non, car elle se souleva lentement, se mit d'abord sur son séant au bord de sa couche de feuilles fanées ; puis, comme mue par un ressort qui se détendait brusquement, elle se trouva debout les yeux grands ouverts.

Je reculai. On eût dit un spectre. La figure n'avait plus rien d'humain ; sur sa tête, les cheveux, gris, sales et courts, se dressaient. Alors, d'un geste automatique, elle tendit la main vers le fond de la salle, que je ne voyais pas. Le Sata suivit le geste, il se leva, et tous l'imitèrent. En quelques secondes à peine, ils eurent allumé des morceaux de bois résineux, ainsi que des lampes que je n'avais pas encore aperçues, tous allant et venant sur la pointe des pieds. Il y avait en tout onze lampes au plafond, et chacune était à onze branches.

En un clin d'œil, la salle fut brillamment illuminée. Je constatai alors que le fond de la salle était occupé par un véritable autel, comme ceux de nos églises catholiques, mais dominé par une idole monstrueuse. Je reconnus le Baphomet, que Carluccia m'avait décrit, et que je voyais pour la première fois.

Figurez-vous une espèce de bouc, dont le mascou a de faux airs de l'espèce bovine ; la tête a deux énormes cornes, au milieu desquelles est planté un simulacre de flambeau, dont les flammes

sont figurées par je ne sais quelle matière qui brille, rouge ; sur le front, est plaquée une étoile à cinq pointes, en métal argenté. Le haut du corps de l'idole est humain, nu, avec des seins de femme ; le bras droit est ployé, l'avant-bras en l'air, la main faisant le signe de l'ésotérisme, dans la direction d'un croissant de lune, blanc, peint sur la muraille ; le bras gauche est, au contraire, tendu en bas, la main faisant également le signe de l'ésotérisme, dans la direction d'un croissant de lune, noir. Le ventre est caché par une petite croix ayant une rose épanouie à l'intersection de ses bras. Les jambes, terminées par des pieds de bouc à découvert, sont drapées par une vaste étoffe d'un rouge vif. Enfin, l'idole a deux grandes ailes d'anges déployées, à plumes blanches et noires.

Telle est la représentation magique du dieu des occultistes, représentation universellement adoptée, et que j'ai retrouvée partout la même, sauf quelques variantes de peu d'importance, en Amérique comme aux Indes, à Paris et à Rome comme à Shang-Hai et à Montevideo.

De chaque côté de l'autel diabolique, il y avait un tableau, peint grossièrement, en couleurs criardes. A droite, un être humain pla-



LE BAPHOMET

Reproduction exacte du Baphomet, tel que l'idole existe dans le grand temple rouge du Directoire maçonnique de Calcutta (d'après un croquis rapporté par l'auteur) — L'étoile à cinq pointes, formée par cinq lames de métal enchevêtrées les unes dans les autres, et qui figure sur le front de l'idole, n'est autre que le pentagramme magique ; l'hiéroglyphe qui se détache sur le globe terrestre reproduit fidèlement ce que les théurgistes appellent "la signature de Baal-Zéboub." — Le serpent, qui est à droite, la tête devant un soleil rayonnant, est le serpent indien dit d'Elephanta ; celui de gauche est le serpent égyptien dit d'Osiris. Celui qui est enroulé, supportant le globe terrestre, est nommé serpent d'Eva. Les trois serpents sont en or massif, artistiquement ciselés.

nant dans l'espace, une grande flamme au front, et de la main droite versant de la semence sur le monde. A gauche, une abominable parodie de la mort du Christ : le divin crucifié est représenté expirant, tandis qu'un centurion romain le perce de sa lance, en le frappant, non au cœur, mais au nombril ; un sphinx est accroupi au pied de la croix ; au loin, on aperçoit quelque chose de confus qui ressemble aux pyramides d'Égypte.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Pendant que je regardais l'autel et les deux tableaux, tous les Indiens s'étaient agenouillés de nouveau, tandis que la vieille, qui tout à l'heure râlait et qui avait repris quelques forces, se traînait par terre, pour arriver jusqu'au milieu du cercle formé par les assistants. Puis, se faufilant tour à tour, je vis arriver le chat noir à la queue cassée, le cobra qui alla s'enrouler aux pieds du Baphomet, le singe qui fut s'asseoir à gauche de l'autel, faisant d'horribles grimaces, enfin, dans un vent d'huile silencieux, le vampire qui se colla au plafond.

J'étais resté à l'écart, au fond de la salle, contemplant la scène. Mais quelle fut ma stupéfaction, quand je vis un des Indiens qui avaient assisté le Sata devant l'hôtel de Galle, sortir d'un paquet, qu'il n'avait pas cessé de porter à la main, je me le rappelais très bien, un cordon maçonnique, semblable à celui que m'avait vendu Peisina ! Le Sata le prit et me le présenta, m'invitant à m'en revêtir. C'était mon propre cordon de Souverain Grand Maître ad Vitam, le large cordon couleur de feu et bordé de noir, portant en broderies, en haut le chiffre 90 dans un triangle, en bas la lettre M. : (initiale de Memphis) dorée au milieu d'un nuage argenté, et au milieu le signe hiéroglyphique du grade, c'est-à-dire un triple cercle renfermant une étoile à quatre pointes, ayant au centre un carré contenant un petit delta rayonnant avec l'iod hébraïque à l'intérieur.

Le premier moment de surprise passé, je m'expliquai tout. Je savais que ces damnés jongleurs ont des compères qui, sous prétexte de relancer les voyageurs pour mendier, s'introduisent dans l'hôtel, même dans les chambres, trompant la surveillance du personnel, quand celui-ci n'est pas complice, et barbotent dans les malles, valises, si l'on a eu l'imprudence de les laisser ouvertes. J'avais, en effet, apporté mes insignes au fond de mon sac de voyage. Un des Indiens avait été charmé de les trouver, avait pris le cordon, et, en prestidigitateur habile, l'avait glissé à un des sept de la tribu, sans que je m'en aperçusse. Et voilà pourquoi, je le comprenais enfin, le Sata m'avait dit :

—Toi bon ; ton ami, et moi jamais voler toi... Esprit protège toi... Toi, ami, pas parler...

Ayant découvert en moi un dignitaire de la maçonnerie, il avait conclu qu'il pouvait se fier à ma discrétion, bien que je n'eusse pas répondu, quand il était devant l'hôtel, à son signe de reconnaissance luciférien. Il n'y avait sans doute pas, à Pointe-de-Galle, de médecin anglais affilié à une de ces diverses sectes ; il avait été enchanté de me trouver.

J'eus bientôt la preuve que tous les membres des hauts grades des principales sociétés communiquent entre eux. Le Sata avait, cela était certain, l'initiation luciférienne des degrés supérieurs ; car, aussitôt que j'eus passé mon cordon, il me dit : *Isis*. Je lui répondis : *Osiris*.

Nous venions d'échanger le mot de passe cabalistique du rite de Memphis. Il connaissait, par conséquent, les mots secrets des hauts grades d'autres rites que le sien.

A quelle cérémonie funèbre allais-je donc assister ?... Ces gens-là allaient-ils attendre la mort inévitable de la vieille et l'enterrer illico ?...

Le Sata me dit encore, m'interrogeant :

—Mâhmah fini, pas guérir ?

—Oui, répondis-je, c'est bien fini ; elle sera morte avant ce soir.

Il revint vers les Indiens et leur parla. Il leur expliquait que le médecin français, qui était un ami sûr, un frère, avait déclaré que la vieille prêtresse ne passerait pas la journée.

Alors, ils formèrent tout autour d'elle un bûcher de branches résineuses, et ils y mirent le feu. Il y avait de quoi suffoquer, malgré un vif courant d'air, aménagé au moyen de deux ouvertures pour la ventilation de la salle. Ils jetèrent dans le brasier des bois d'essences, santal et autres ; ce parfum pénétrant, exquis, eut bientôt chassé la puanteur de l'huile de coco.

Cependant, les flammes du brasier ne touchaient par la vieille ; elle était au milieu du cercle de feu. Puisant tout à coup des forces en un effort surhumain, elle se releva et réussit à se tenir debout. Après quoi, les bras étendus, elle se mit à tourner lentement sur elle-même ; et l'assistance se mit à psalmodier. Je me suis fait dicter, dans un voyage suivant, par le Sata, ce cantique du culte indien luciférien ; je l'ai copié textuellement, et le voici :

Ar' usirkkajinédiladiyâsiriaviuttam.

Ar' aviyaman' attaragiyârunkoloekkur' indjitandi.

Fur' aviyal' por' umoettêrmet' t'ogusin' appâloenîndi.

Par' aviyal' kamamulloekalavên' umamdampo.
Mar' aviyânéyda'volgâvaragadikkaalutsêrva' lucif.

Ce qui veut dire littéralement en tamoul ou dialecte du sud de l'Inde :

“Devenus des hommes à l'esprit vertueux, nous franchirons le pays montagneux du meurtre pénible ; nous traverserons le désert de la colère amassée, sur le char de la patience propre à la pénitence ; nous voyagerons dans le bois de l'amour dont la nature est extérieure et dans le terrain fertile du vol ; et, en nous arrêtant un instant au rivage désolé de l'oubli (ivresse), nous arriverons dans l'océan du but suprême : Lucifer.”

Ce jour-là, je ne compris rien, bien entendu, à ce cantique du rite funéraire luciférien.

Après une invocation, le Sata traça devant le Baphomet, en l'air, un cercle, avec un charbon ardent qu'il prit à la main dans le brasier, pendant que la vieille tournait toujours. Les autres continuaient à psalmodier sur un mode mineur nasillard, et, à chaque reprise, la vieille, comme entraînée par une puissance invisible, tournait plus rapidement ; à chaque reprise aussi, le Sata et ses aides accumulaient les charbons autour de la prêtresse, dont la dernière heure allait être hâtée par ses fanatiques.

C'était un spectacle affreux.

Enfin, se raidissant, la Mâhmah poussa un cri rauque, s'arrêta, la face tournée vers le Baphomet, hideuse, les yeux sortant de leurs orbites, horrible à voir ; j'avais fait le tour de l'assistance, pour mieux examiner. Alors, tous, reprenant leur cantique infernal en haussant le ton, et saisissant des fourches de fer que le Sata leur avait distribuées, poussèrent vers la vieille les tisons, les charbons enflammés, les bois résineux, resserrant le cercle de feu. Elle, était encore debout, mais immobile, au milieu du foyer incandescent ; ses quelques loques avaient disparu depuis longtemps, brûlées ; sa peau était devenue noire, sauf la tête qui était horriblement rouge, léchée par les flammes. Je ne pouvais m'expliquer comment elle se tenait droite ; ceci me paraissait prodigieux, fantastique. Je passai la main à mon front, où perlaient des gouttes d'une sueur froide ; je m'adosai au mur, pour ne point défaillir ; j'avais besoin d'air, j'avais surtout besoin que cette séance prit fin. Tout à coup, la Mâhmah s'affaissa d'une seule pièce ; ce fut un effondrement, un effondrement. Elle avait cessé de vivre. Les assistants interrompirent leur chant funèbre et poussèrent, sans transition, des cris de joie, en attisant le feu de la pointe de leurs fourches, en y jetant de plus belle de la résine et des charbons. En quelques instants, la calcination du cadavre fut complète ; il faisait dans la salle une chaleur d'enfer ; puis, bientôt, de la prêtresse, il ne resta plus rien. Elle était entièrement consumée ; et moi, qui ai vu fonctionner pas mal de fours crématoires, j'avoue que jamais je n'ai vu une incinération aussi rapide.

Le Sata s'avança vers le Baphomet et cria trois fois :

—*Inri !... Inri !... Inri !...*

Une voix sourde, qui semblait sortir du brasier ardent, répondit ces quatre mots latins :

—*IGNE NATURA RENOVATUR INTEGRA.*

Phrase diabolique, qui parodie l'inscription de la croix de Jésus-Christ, et qui signifie : “La nature tout entière se renouvelle par le feu.”

Je me demandai si le Sata n'était pas ventriloque, si ce n'était pas lui qui avait répondu en latin, assez adroitement pour que la voix pût paraître surgir de terre, du sein des flammes.

La cérémonie était terminée. J'enlevai mon cordon, le pliai et le mis dans ma poche, et je remontai à la surface du sol. La voiture qui m'avait amené était toujours là, m'attendant.

Plusieurs des Indiens me rejoignirent, me saluant profondément, me remerciant. Le Sata me demanda si je voulais qu'il me accompagnât ; je lui répondis que c'était inutile ; le cocher savait où me reconduire.

Le Sata, se confondant en protestations d'amitié et de dévouement, me prit enfin à part et me dit :

—Toi maçon, grand, grand, mais pas connaître Lucif, toi pas fakir...

Et, il ajouta, en me remettant un petit objet en bronze vert-de-grisé :

—Prends, toi ami, lingam de Lucif... Lingam pour cordon... Ça fera toi reçu partout, Inde, fakirs, Chine, partout, partout... Toi ami, bon, bon.

L'amulette luciférienne qu'il m'offrait était, en effet, un lingam, mais augmenté de petites ailes ; le tout, avec un anneau, pour être suspendu au cordon de mon grade, au lieu du bijou maçonnique. C'était la clef mystérieuse qui devait m'ouvrir toutes les portes des sanctuaires secrets du fakirisme, j'acceptai l'objet infâme, et je partis.

Trois heures plus tard, je dormais à poings fermés à l'hôtel de Pointe-de-Galle. J'étais harassé, comme si j'avais accompli une course des plus fatigantes. Le lendemain, je rentrai à bord.

CHAPITRE IV

Mac-Benac, ou le Temple de la Pourriture

À bord, survint un incident, qui me combla de joie, tout en me permettant de rendre service à un collègue. Le médecin du *Meinam*, — le bâtiment faisant les stations de l'Inde, — était obligé de se rendre à Yokohama dans le plus bref délai, pour régler des affaires d'intérêt urgentes, la succession d'un parent établi au Japon et mort récemment; il me demandait, avec les plus vives instances, de le remplacer au moins pendant quelques mois sur son bateau. On juge si cela tombait bien pour moi. J'allais donc pouvoir rester de longs mois dans cette Inde, que je désirais tant étudier et dont je voulais explorer les mystères, depuis les révélations de Carbuccia. Ce fut, en réalité, mon collègue qui me rendit service.

L'agent de la compagnie se mit vite d'accord avec les commandants des deux navires, pour autoriser cette permutation, et, deux heures après, j'étais embarqué à bord du *Meinam*, qui faisait la navette entre Pointe-de-Galle, Pondichéry, Madras et Calcutta.

Autre coïncidence heureuse, il n'y avait pas de temps perdu pour moi: le *Meinam* partait le soir même. Deux jours après, nous arrivions à Pondichéry, capitale des possessions françaises de l'Inde.

On sait que de ce vaste empire colonial, que nos rois et le courage des gentilshommes de l'époque nous avaient acquis, il reste aujourd'hui peu de chose: Pondichéry, Karikal, Mahé, quelques villages ou aldées, enfin Chandernagor, maigres enclaves dans le territoire anglais.

Pondichéry, qui seule va nous occuper un instant, est une rade foraine. Le bâtiment est obligé de mouiller assez loin de terre, et l'on prend, pour descendre, des barques spéciales très légères et très profondes, de grandes pirogues conduites par douze noirs vigoureux, qui ont fort à faire; car il s'agit de franchir la barre, c'est-à-dire les grosses vagues qui se forment à environ un mille de la côte.

Tous ces noirs ont le lingam au bras. — non le lingam ailé des hauts grades lucifériens, mais l'amulette ordinaire; — néanmoins, l'influence satanique se fait sentir, dans ce pays, même en dehors des fakirs, vrais initiés. Ainsi, ces noirs chantent, pendant la traversée, une mélodie qui doit leur rendre favorables, espèrent-ils, les esprits de la mer, dont le chef est Hizarbin. Or, cet Hizarbin, je l'ai su plus tard, est précisément le nom que les occultistes donnent à un démon comme génie des mers. D'autre part, ce chant étrange est un mêli-mélo de diverses langues orientales, où l'arabe domine; et j'ai remarqué que, dans cette mélodie, le nom d'Hizarbin revient souvent mêlé à celui d'Eblis, qui est le nom arabe de Lucifer et son nom maçonnique dans la légende d'Hiram, débitée et expliquée au grade de Maître (3e degré).

Cela a l'air d'une véritable incantation, et cela se termine, sur un signe du pilote, par une série de cris moins cabalistiques, tels que: — Hourrah commandant!... Hourrah doctore!... Hourrah commissari!... Hourrah papa!... Hourrah Medam-Dourga!... Hourrah baccich!...

Ce qui veut dire, somme toute:

— Hourrah pour le commandant!... Hourrah pour le docteur!... Hourrah pour le commissaire! (bien entendu s'ils sont dans la pirogue), — et surtout: Hourrah baccich! c'est-à-dire: hourrah pour l'étréne qu'ils comptent bien qu'on va leur donner en débarquant.

C'est en cet équipage que nous accostâmes le rivage, et que, la pirogue traînée sur le sable, je pus débarquer.

Je me rendis tout de suite au bureau du port, petite construction insignifiante, où je fus reçu avec une très grande amabilité par le capitaine, un lieutenant de vaisseau, M. de Blacas, descendant de l'illustre famille française, si noblement connue.

Etonné de voir un autre médecin que mon collègue R..., qu'il connaissait bien, il me témoigna sa surprise, et je le mis en deux mots au courant, lui ajoutant que je m'occupais de vieux monu-

ments, de hiéroglyphes, de mœurs et coutumes, et que je serais bien aise de me procurer immédiatement quelqu'un qui pût me servir de cicerone.

— Rien n'est plus facile, me dit M. de Blacas, nous avons ici un vieux brave homme, un peu timbré, par exemple, et nommé Ramassampounotambypalédobachi, qui ne demandera pas mieux que de vous conduire... Seulement, méfiez-vous, il dépare; il a le cerveau fortement dérangé; il vous racontera des histoires à dormir debout.

— Parfait, parfait, dis-je en riant; présentez-moi donc votre Ramassetoutcequiesteni...

Le bonhomme arrivait justement au bureau, à l'annonce du *Meinam* qui toujours lui amenait quelques passagers curieux. Je le toisai d'un coup d'œil. C'était un vieil Indien, d'un noir de cirage, avec barbe et chevelure blanches en abondance. La première chose qui me frappa chez lui, ce fut encore la main en griffe. Ah! ça, serait-ce là une caractéristique spéciale de certaines gens dans l'Inde? pensai-je; serais-je de nouveau en présence d'un luciférien?

Ayant hâte d'en savoir plus long, je conclus illico mon affaire avec lui; et nous voilà installés dans deux pousse-pousse, ces petites voitures poussées par des hommes, et que la dernière Exposition universelle de Paris (1889) a rendues célèbres en Europe.

Nos véhicules allaient de front et doucement. J'interrogeai mon Indien. Il se mit alors à me réciter son boniment habituel à l'usage des voyageurs. Aux premières phrases, je l'arrêtai. Je n'étais pas venu pour visiter le palais du gouverneur, assez piètre construction, d'ailleurs, ni la pharmacie, ni le puits artésien, toutes choses qui m'intéressaient peu; mais je voulais, m'occupant surtout de religions, — et j'appuyai sur ce mot, — de religions, quelles qu'elles fussent, voir des temples, les lieux vénérés ou maudits, des prestiges, en un mot, tout ce qui sortait de l'ordinaire.

Il me regarda, comme s'il voulait me sonder, puis secoua lentement la tête.

— Je sais, fit-il; allons.

Il donna en quelques mots brefs un ordre aux noirs qui nous poussaient, et ceux-ci se mirent à nous faire aller vivement.

Du reste, nous ne sortîmes pas de la ville. Mais, au moment où, derrière le palais du gouvernement, nous allions tourner une rue:

— Quel âge avez-vous? me demanda brusquement mon vieil Indien.

— Onze ans, lui répondis-je sans hésiter.

J'avais compris la question; ma réponse était celle que doit donner tout luciférien, ainsi que Carbuccia

me l'avait enseigné. La cérémonie à laquelle j'avais assisté à Ceylan m'avait donné un peu d'aplomb; cette fois, je ne craignais plus de demeurer interloqué; dans le cas où ma mémoire m'eût fait défaut en ce qui concerne ces dialogues de convention, je pouvais maintenant citer le spectacle auquel j'avais assisté, pour prouver que j'avais eu accès chez les Fakirs.

Cependant, mon bonhomme ne s'en tint pas là; il était luciférien pratiquant, ainsi que je l'avais deviné. Il tenait à procéder à un examen complet.

Il descendit de son pousse-pousse et s'approcha de moi.

— D'où venez-vous? interrogea-t-il.

— De la flamme éternelle.

— Où allez-vous?

— A la flamme éternelle.

Puis, me tutoyant tout à coup:

— Tu le connais donc, le père?

— Je m'en fais gloire.

— Qui es-tu?

— Mon père est celui qui peut tout; je ne puis rien sans lui; je ne suis que son fils adopté.

Il me tendit la main, les doigts joints, l'extrémité recourbée en crochet; je fis de même, et nous accrochâmes nos muins.

— L'heure de ton travail? poursuivit-il.



La vieille Mâhmâh tournait toujours au milieu du bûcher.

—Trois heures après le midi.

—Comment les portes du sanctuaire s'ouvriront-elles devant toi ?

—Quand j'aurai prononcé le mot sacré.

—Dis-le.

—*Baal-Zeboub*.

En même temps, je tirai de ma poche mon lingam ailé, et je le lui montrai.

Il s'inclina profondément et murmura :

—Fils de mon maître, tu es mon maître.

Je lui exhibai, en outre, ma patente de Souverain Grand Maître ad Vitam, du rite de Memphis.

Tout notre dialogue avait eu lieu en français ; Ramassamipouno (etc.) parlait fort correctement cette langue.

—Je comprends maintenant, lui dis-je en manière de conclusion, pourquoi l'on vous traite de fou... Vous devez, en effet, être obligé de vous faire passer pour tel, afin d'égarer les soupçons, lorsqu'un étranger, se trouvant être un profane, se montre étonné de vos premières questions de tuilage...

Dans le jargon sectaire, *tuilage* signifie cet examen préliminaire dont le but est de s'assurer que l'on a affaire à un initié.

Il remonta dans son pousse-pousse, non sans m'avoir encore salué jusqu'à terre, après que, d'un ton de commandement, je lui eus dit de me conduire au temple des lucifériens de Pondichéry.

En route, il m'expliqua qu'il n'y a sur tout le territoire français aucune loge dépendant du Grand Orient de France ni du Suprême Conseil de Paris ; mais, en 1873, un Américain, qui s'était établi dans le district de Bahour comme grand fabricant de mousselines, et qui était membre correspondant du Grand Conclave de Baltimore (rite d'York), constitua une loge de ce rite, laquelle prospéra et donne chaque année de nombreuses initiations.

Le rite d'York est la branche anglo-américaine de la franc-maçonnerie universelle ; il est, comme tous les rites, divisé en diverses séries de grades ou degrés ; il y a les grades dits symboliques, pour les initiés vulgaires, les grades dits scientifiques, pour ceux que les chefs jugent dignes de recevoir un enseignement plus avancé, et les grades de chevalerie ou grades templiers, pour ceux qui sont destinés à pénétrer dans l'occultisme. Les ateliers (nom des groupes maçonniques) sont gouvernés, suivant leur série de grades, par une Grande Loge, un Grand Chapitre, ou un Grand Campement, ce dernier étant le gouvernement des ateliers de chevaliers templiers ; les Grands Campements, enfin, dépendent du Grand Conclave, lequel est la puissance suprême du rite et ne se compose que de francs-maçons du plus haut grade. Les divisions régionales du rite d'York, chacune avec son Grand Conclave, sont : l'Angleterre, l'Irlande, le Danemark, l'Allemagne, les Etats-Unis d'Amérique, le Canada et les colonies anglaises (centre directeur à Victoria). Avant de venir s'établir aux Indes, M. John Campbell, templier des Etats-Unis, avait fait partie du Grand Conclave de Baltimore, puissance suprême du rite pour l'Amérique du Nord.

La loge fondée par lui fut bientôt augmentée d'un chapitre de Royale-Arche et d'un aréopage de Templiers. Il se mit également en communication avec les Fakirs lucifériens, les recevant au Grand Campement de Bahour et allant à leurs réunions, avec ses frères haut gradés.

Quant à Ramassamipouno (etc.), il cumulait les grades des deux sectes, luciférien et templier d'York.

—Le frère Campbell, me dit-il, est à Pondichéry pour ses affaires ; il sera heureux de faire la connaissance d'un frère de Memphis ; je vais le faire prévenir.

En même temps qu'il me parlait, il dévisageait les passants. Quelques instants après, il fit un signe à un Indien ; celui-ci vint à lui ; ils causèrent à voix basse, et l'autre repartit.

Ramassamipouno (etc.) m'engagea à voir, par curiosité, le grand temple à pagode, dont tous les murs sont recouverts de têtes de vache sculptées ; puis, nous prendrions un repas dans le quartier de la Ville Blanche ; cela donnerait le temps à nos frères de se préparer en mon honneur, et je pourrais alors assister à une belle séance luciférienne.

J'acceptai son programme, et nous le suivîmes. Vers deux heures, nous étions prêts.

Nos pousse-pousse s'arrêtèrent devant une maison, en apparence simple, et dans le genre de celles que nous voyions autour de nous.

Mon guide frappa, et nous entrâmes. La maison ne différait en rien de celles de Pondichéry. Nous y fûmes reçus par un Indien, qui me demanda le mot sacré. Je répondis : "Baal-Zéboub," et je montrai mon lingam ailé.

Il tomba à mes pieds, en murmurant à voix basse et en baisant mes souliers :

—Fils de mon maître, tu es mon maître... Commande, et j'obéirai...

Je passai mon cordon de Memphis, après avoir remplacé par le lingam ailé le bijou hiéroglyphique qui y est d'ordinaire suspendu.

L'Indien se releva et reprit, en bon français :

—Entrez, maître ; je vais convoquer vos fidèles esclaves.

Il siffla onze fois. Huit Indiens parurent, se rangèrent en cercle autour de moi et s'inclinèrent profondément à sept reprises. Puis, celui qui m'avait demandé le mot sacré fit un signe, les huit nouveaux venus se mirent en file dont il prit la tête, Ramassamipouno (etc.) derrière eux, et moi, j'étais le dernier. En tout, nous étions onze, nombre obligatoire pour pénétrer dans une assemblée luciférienne. Lorsqu'on arrive en retard à une de ces réunions et que l'on veut entrer, il ne suffit pas d'être en mesure de donner les mots de passe ; il faut encore attendre d'être onze visiteurs dans la salle qui sert d'antichambre au temple ; alors, les portes vous sont ouvertes. L'affilié, à qui l'on veut faire honneur, est toujours placé à la queue de la file ; il représente Lucifer. J'avoue qu'en moi-même j'étais loin d'être fier de tenir ce rôle ; mais je m'étais promis de faire une enquête complète sur l'occultisme dans les principaux pays du globe...

Nous traversâmes un jardin, entouré de murs très élevés empêchant les voisins de jeter dans l'endroit des regards indiscrets ; nous descendîmes, nous suivant, moi toujours fermant la marche, dans une sorte de puits à escalier circulaire, et nous arrivâmes ainsi après une descente assez longue, dans une salle de trente verges carrés environ, où les dix Indiens s'agenouillèrent et où, tout en embrassant le sol, ils entonnèrent une sorte de cantique en vrai charabia de toutes les langues orientales.

Cette salle donnait ouverture sur un très long corridor, sorte de tranchée souterraine dans laquelle nous nous engageâmes après que les Indiens eurent terminé leur chant et leurs embrassades à la terre. Dans la salle, il y avait des torches allumées, dont mes guides prirent quelques-unés. Nous marchâmes ainsi fort longtemps, à cette lueur. Au bout du corridor, nous trouvâmes une autre salle semblable à la première, avec un escalier semblable à l'autre ; nous le gravîmes. Une dalle recouvrait l'orifice. L'Indien, qui était en tête de file, frappa onze coups contre la dalle, et celle-ci fut aussitôt soulevée par un nouvel Indien, qui échangea un court dialogue en ourdou-zaban, idiome indien issu du prakrit, dérivé du sanscrit, du persan et de l'arabe ; c'est la langue la plus répandue de l'Inde, celle que l'on parle dans toutes les villes et dont les Anglais surtout se servent dans leurs rapports avec les indigènes.

Les onze coups frappés sur la dalle avaient résonné comme si au-dessus était un vide immense. En effet, en parvenant aux dernières marches de l'escalier, je vis, l'orifice étant ouvert, un espace considérable au-dessus de moi.

—Nous voici arrivés, me glissa dans l'oreille mon cicerone ; c'est ici le temple du vrai Brahma, Lucif... Mais il vous faut, à vous, quelques instants encore avant de pénétrer.

Il monta, après les neuf autres, et je demurai sur les dernières marches, la tête un peu au-dessous de l'orifice. Comme je n'appartenais pas au rite des Fakirs lucifériens, mais que je m'étais présenté en visiteur pourvu des hauts grades cabalistiques de Memphis, il fallait, malgré même le lingam ailé qui me servait de passeport, que je pusse donner le mot de mon rite ; car les occultistes de tous pays se tiennent en garde contre les visiteurs étrangers qui pourraient s'introduire frauduleusement chez eux à l'aide de diplômes et d'insignes volés. Or, je l'ai dit, les diverses sectes ne sont en communication entre elles que par les membres des plus hauts grades. Il y a donc, dans chaque assemblée, un frère connaissant les mots de passe des grades cabalistiques de tous les rites, lesquels mots sont au surplus inscrits en chiffres d'un alphabet secret sur un registre spécial.

Cette fois, ce ne fut pas un Indien qui vint me tuiler. Au-dessus de moi, parut une tête d'Européen, qui me dit :

—*Osiris*.

—*Osiris*, répondis-je.

L'autre, qui était, paraît-il, un contre-maître de la grande filature de Savannah, reprit :

—Frère, tu peux monter ; que notre Dieu te reçoive !

A peine eus-je mis la tête hors de l'orifice, qu'une puanteur horrible me saisit à la gorge ; c'était infect ; je faillis avoir des nausées.

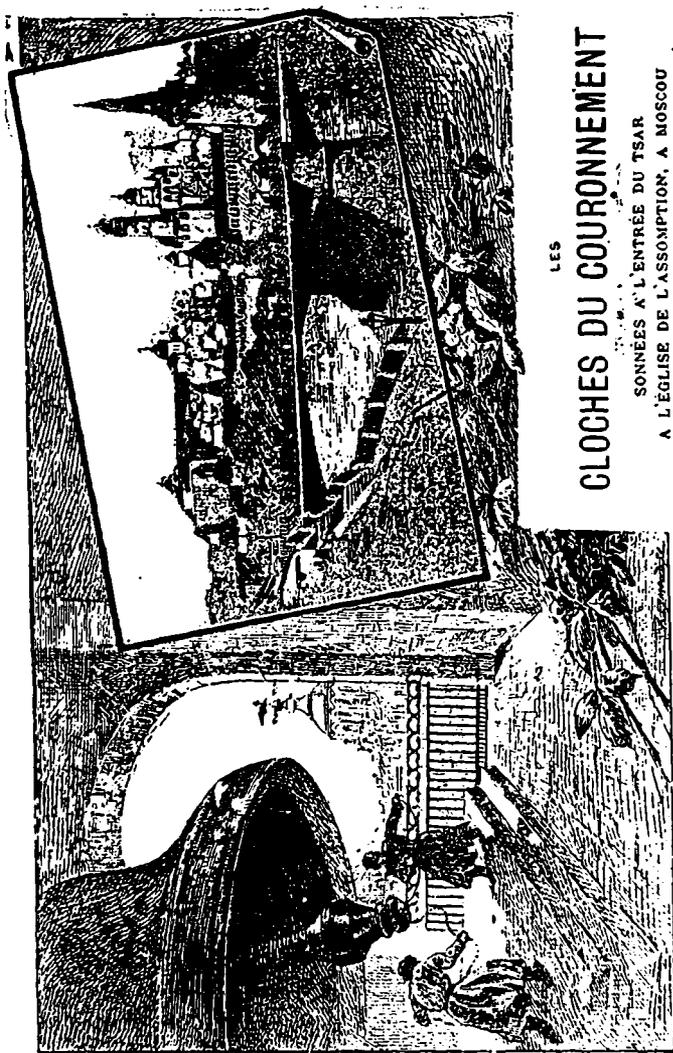
Je gravis, néanmoins, la dernière marche, et je pénétraï dans le sanctuaire infernal. Une immensité, ce sanctuaire. C'est un ancien temple indien, condamné et muré, situé sur le territoire anglais, qui vient jusqu'aux portes de Pondichéry. Comme il menaçait ruine, on avait dû l'évacuer, et l'administration anglaise de Karnatic, n'ayant pu s'en débarrasser en le vendant, personne n'en ayant voulu aux enchères, elle l'avait fait épontiller, consolider par des madriers de bois, enfin en avait fait murer toutes les ouvertures.

(A suivre)

First system of musical notation for 'LES CLOCHES DU COURONNEMENT'. It consists of two staves: a treble clef staff on top and a bass clef staff on the bottom. The music is in 4/4 time and features a melody in the treble with accompaniment in the bass. Pedal markings 'Ped.' are present below the bass staff.

Second system of musical notation for 'LES CLOCHES DU COURONNEMENT'. It continues the two-staff format from the first system. The melody and accompaniment progress, with various dynamic markings and pedal indications.

Third system of musical notation for 'LES CLOCHES DU COURONNEMENT'. This system includes a 'Largo' marking in the bass staff. The music concludes with a final chord and a 'Ped.' marking.



LES
CLOCHES DU COURONNEMENT
 SONNÉES A L'ENTRÉE DU TSAR
 A L'ÉGLISE DE L'ASSOMPTION, A MOSCOU
 par M. MOUSSORGSKI

Transcrites pour piano

First system of musical notation for 'LES CLOCHES DU COURONNEMENT'. It features a 'PIANO' marking and a 'Moderato' tempo with a quarter note equal to 92 (♩ = 92). The score is written for piano with two staves (treble and bass clef). Pedal markings 'Ped.' are used throughout the system.

Second system of musical notation for 'LES CLOCHES DU COURONNEMENT'. It continues the piano transcription with two staves and includes various musical notations such as dynamics and pedal markings.

Third system of musical notation for 'LES CLOCHES DU COURONNEMENT'. This system concludes the piece with a final cadence and a 'Ped.' marking.

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

V — REFUGE DE PHILÉMON — Suite

De Lafressange, elle aurait facilement raison, la légèreté d'esprit de celui-ci, sa naïveté le plaçaient sous sa main. Mais elle jugeait Flavien un redoutable adversaire.

Elle commença donc par lui.

Durant la promenade, elle adressa un signe imperceptible à Théodore Mindeau, en lui désignant du coin de l'œil M. et Mme Chaudenay.

Théodore comprit à merveille et en entortillant le couple dans une discussion musicale, prit de quelques pas les devants de la compagnie.

Lafressange ne demandait qu'un tête à tête de quelques instants avec Berthe, ils laissèrent tous deux Flavien et Mme de Gunka les distancer de quelques pas.

C'était tout ce que désirait la baronne.

Et comme le temps pressait, est alla droit au but.

—Je parie, mon cher Mauroy lui dit-elle sans préambule, que vous vous creusez la tête depuis mon apparition dans ce pays improbable, pour découvrir le pourquoi de ma venue ?

—Je vous l'avoue, baronne, répliqua Flavien en regardant Mme de Gunka dans les yeux. Oui, il y a là un problème que je ne serais pas fâché de résoudre. Mais tout n'est-il pas probable en vous ? Est-ce que l'on vous connaît ? Est-ce que l'on peut vous connaître ?

—A qui le dites-vous, mon cher, interrompit-elle en plaisantant, je ne me connais pas moi-même.

—Ne riez pas, vous savez très bien le sentiment que vous m'inspirez, sentiment que je combats de toutes mes forces, que j'essaie, par tous mes efforts, d'arracher de mon cœur.

—Ce n'est pas galant, savez-vous.

—Oh ! la galanterie ! s'il n'y avait qu'une question de galanterie, la chose ne m'effraierait guère. Seulement je me laisse beaucoup trop prendre, par vous, que je sens, que je devine la plus dangereuse de toutes les femmes. Un sphinx, à la fois adorable et terrible

—Un sphinx, répondit-elle, en fuyant le côté sérieux de la discussion : une tête de femme sur le corps d'un lion.

—Vous devez en avoir la force et peut-être aussi la férocité.

—Bien, bien !... de mieux en mieux !... Mettons que je ne suis venue ici que pour poursuivre un journaliste du nom de Flavien Mauroy, et qu'au lieu de vouloir connaître le véritable motif de son voyage en Angleterre, qui me semblait assez invraisemblable, je suis le véritable sphinx, à tête de femme, à corps de lion, qui ne demande qu'à boire du sang jusqu'à la dernière goutte et à se repaître de chairs palpitantes.

Et comme Flavien secouait la tête.

—Ne vous semble-t-il pas que mes griffes sont assez aiguës et qu'elles vont vous mettre en pièces, et que mes dents sont longues et pointues ?

Et entr'ouvrant ses lèvres rouges, elle montra deux rangées de perles sans rivales.

Flavien chercha un instant dans son esprit.

Sa raison lui disait que cette femme lui cachait la vérité.

—Vous seriez venue ici, en Angleterre, pour me voir ? finit-il par écrier.

—Mais je n'ai pas dit un mot de cela, répliqua-t-elle, vous êtes le premier des fats, croyez ce que vous voudrez, ce qu'il vous plaira de croire. Je pourrais bien admettre que vous n'aviez suivi la piste de votre ami Lafressange que parce que votre poursuite avait pour prétexte l'adorable jeune fille qui cause avec lui à cet instant. Croyez tout ce que vous voudrez, je vous le répète. J'ai bonne envie de partir ce soir même pour vous apprendre...

Elle feignit un grand dépit et frappa le sable de l'allée du bout de son ombrelle.

—Vrai, c'est à y renoncer, reprit-elle, en se parlant à elle-même. J'ai eu une idée folle fantastique, et, je le crois, Dieu me pardonne, que l'on m'accuse, que l'on me soupçonne, de quoi ? formulez au moins une accusation. Une créature mystérieuse, moi !... quand ma vie se passe au grand jour, au milieu du bruit, pour me faire croire à moi-même que je m'amuse. Je ne suis même pas si j'ai un cœur, car jamais je n'ai aimé ! aimé ! cette chose sacrée et divine ! Et le jour où je crois que ce cœur va battre, où j'écoute étonnée, effrayée même, celui-là que... est le premier à me dire ? Celui-là pour qui... il me demande : " Que venez vous faire ici ? "

Et la baronne respira bruyamment, après cette tirade pleine de réticences, pour reprendre haleine, et elle porta la main à sa poitrine, comme pour étouffer les violentes palpitations de son cœur.

La rusée commença même sa minique jusqu'à essayer au coin de son œil de velours une larme absente.

Flavien était jeune, amoureux, il devait se laisser prendre à ce jeu de scène.

—Pardon, lui dit-il d'une voix empreinte d'un accent de loyauté, pardon, si je vous ai blessée, mais je suis si effrayé moi-même, en me sentant attiré vers vous...

—Et moi, répliqua-t-elle avec hauteur, vous croyez sans doute que je ne suis pas effrayée !

—Faisons la paix, lui dit-il encore en lui tendant la main.

La baronne prit la main et la serra après une hésitation d'une seconde.

—Je le veux bien, fit-elle. Je ne suis pas rancunière, mais pourquoi, de gaité de cœur, ne me dites-vous que des duretés.

Alors elle lui décocha le plus ensorcelant des sourires, en murmurant :

Vous m'avez appelée sphinx !... Prenez garde que ce sphinx ne soit jamais pour vous qu'une chimère.

Et, le menaçant du doigt elle ajouta :

—Ce sera bien votre faute. Flavien Mauroy était vaincu.

Il prit le doigt qui le menaçait et déposa sur le poignet un baiser plus long que de raison.

Le pardon lui était accordé.

—Allons ! murmura la baronne, affaire bâclée.

—Flavien redevenait plus calme.

Du bout de son ombrelle, d'ailleurs, Mme de Gunka lui désignait les promeneurs qui les précédaient et pouvaient tout naturellement se retourner.

—Voulez-vous me permettre, lui demanda alors Flavien, de vous questionner au sujet de ce confrère de la *Morgen Post*, que j'ai vu chez vous, je crois... Qu'est-ce que ce bonhomme-là ! Il ne me va guère, savez-vous !... il a l'œil fuyant, le regard faux, la mine cauteleuse... Pourquoi se cache-t-il... ? Pourquoi ne se réclame-t-il pas tout simplement du consul autrichien ?

—Ah ! se dit la baronne en serrant les dents, tenons-nous bien... Il est moins maté que je ne croyais.

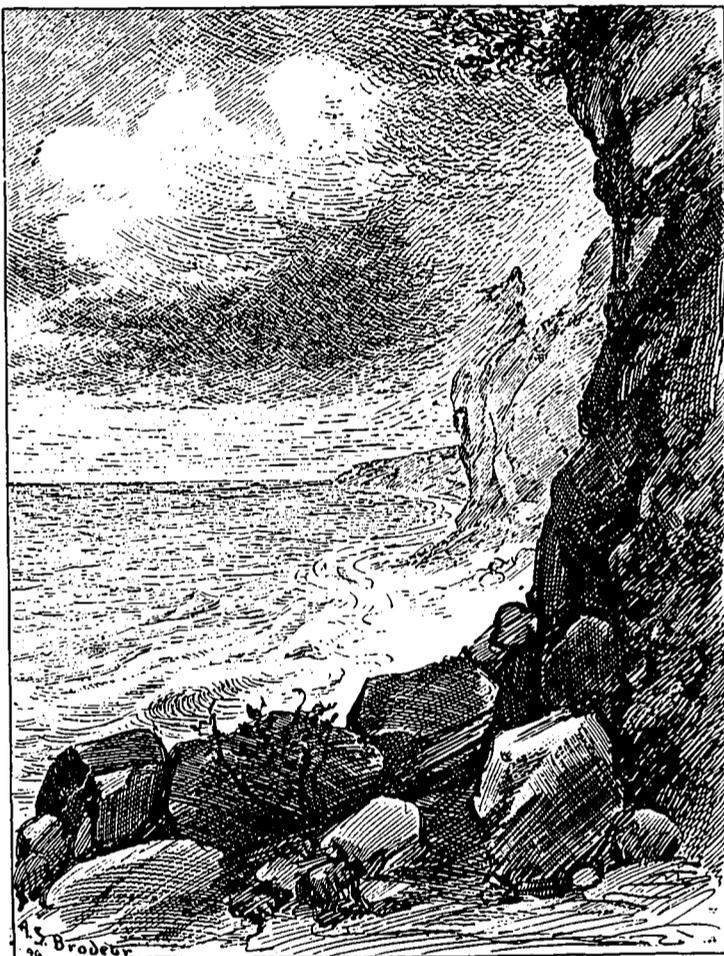
Subitement la baronne avait changé de ton.

Elle n'en était plus au marivaudage

Malgré elle sa voix prit une inflexion dure, presque rauque.

—Mais, mon cher Mauroy, fit-elle, tandis qu'un éclair sitôt éteint brillait dans ses yeux, je vous ferai remarquer que vous me mettez littéralement sur la sellette. Voilà que vous vous en prenez à moi, à propos d'un correspondant viennois. Bien que votre interrogation me surprenne fort, je veux bien vous répondre ce que je sais touchant M. Mindeau, ce " tout " n'est pas grand'chose... Il vient chez moi...

Flavien hocha la tête.



Une forme vague, celle d'une femme, se dessinait sur un rocher.

—Oui, reprit-il, je sais ce que vous allez me dire : il a été persécuté chez vous par cet affreux Pigman, un espion allemand.

—Eh ! vous voyez des espions partout !... C'est décidément une triste manie. Il faut soigner cela.

—Si j'en vois, c'est que partout il y en a, plus encore que je n'en vois...

Elle l'arrêta en lui mettant la main sur le bras.

—Mon cher, vous aimez votre patrie, c'est bien, moi aussi, j'aime beaucoup la France, bien que je ne sois point Française. Mais ce n'est pas une raison pour accuser tout le monde d'espionnage, ou tout au moins pour soupçonner ceux qui vous entourent... Qui sait moi-même si j'ai jamais été à l'abri de vos odieux soupçons... Si cela est exact, je ne crois point me tromper, car j'ai lu souvent dans vos yeux une expression méfiante, faites m'en grâce, je vous en préviens, autrement je ne vous le pardonnerais pas. J'ai un salon cosmopolite, moi, et comme il m'amuse beaucoup, c'est pourquoi je tiens à le conserver... voilà pourquoi on voit des Pigman chez moi... et d'autres spécimens de toutes les nationalités... Je n'ai pourtant jamais reçu de Huron chez moi, voilà mon regret, il est vrai que par moments vous tenez très convenablement l'emploi du sauvage.

—Ah ! baronne, baronne ! s'écria Mauroy en riant, vous plaisantez de tout. Que voulez-vous... bien que vous en disiez, ce Mindeau m'intrigue... Pourquoi se cache-t-il ?...

—Eh ! le sais-je ?... moi. Ce brave M. Chaudenay en a touché deux mots, tout à l'heure, en parlant des persécutions dont le correspondant de la *Morgen Post* de Vienne était l'objet. Mais je ne sais rien... rien de rien de rien... Votre ami Lafressange aussi est poursuivi... Je ne sais rien, j'arrive et voilà qu'au déballé vous me sautez au collet pour me soumettre à la question.

Flavien Mauroy ne savait comment répondre à la créature astucieuse qui lui parlait maintenant de son ton le plus naturel.

En somme, il était obligé de reconnaître qu'elle lui fournissait d'excellentes raisons. Elle n'était pas Française, elle ne portait pas au cœur l'ardent amour que Flavien ressentait pour sa propre patrie.

Néanmoins, comme il tenait à ses idées, que ses soupçons ne pouvaient l'abandonner ainsi, il décocha une dernière flèche.

—Ce Théodore Mindeau a l'air faux dit-il, il ne regarde jamais en face.

—C'est qu'il porte la plupart du temps un lorgnon, et qu'il regarde de côté, répondit Mme de Gunka ; si vous vous imaginez que vous aussi vous regardez toujours droit, avec votre éternel monocle. C'est absolument comme si vous étiez persuadé que vous avez l'air aimable.

—Ah ! ceci c'est autre chose.

—Et dire, termina la baronne, en levant les bras au ciel, et en donnant à ses paroles un accent comique, dire que voici l'algarade que je suis venue chercher de l'autre côté de la Manche. Ah ! si on m'y reprend à m'intéresser à des journalistes français, surtout à l'un de ceux du *Courrier des Deux-Mondes*, je veux bien être brûlée vive.

Tout en s'exprimant ainsi, elle semblait convaincue, une légère rougeur lui avait même pointé aux joues, tout comme si elle regrettait l'aveu qui venait de lui échapper.

Mme de Gunka avait insensiblement pressé le temps. Elle rejoignait M. et Mme Chaudenay qu'accompagnait Théodore Mindeau.

Berthe et Lafressange ralliaient également le gros de la société.

L'oncle Philémon était aux anges, tout s'arrangeait au gré de ses désirs. Autour de lui, trois journalistes et la baronne de Gunka, la maîtresse de l'un des salons les plus artistiques de Paris, qui consentait à accepter l'hospitalité relative du chalet— nous voulons dire du Refuge : l'oncle Philémon tenait à son titre,

Quelle gloire s'il parvenait à obtenir une audition de la tante Elvira dans ce milieu essentiellement *selected*.

On parlait pour le bain.

Mme de Gunka, en passant à côté de Lafressange, lui décocha une œillade meurtrière.

—Que l'on a donc eu de peine à vous retrouver, murmura-t-elle, si bas que ce fut seulement au mouvement des lèvres que le jeune homme devina, plutôt qu'il ne comprit le sens de ses paroles.

Il la regarda d'un œil étonné.

Berthe n'était plus auprès de lui, elle l'avait quitté pour prendre un chapeau et une écharpe.

Si épris déjà qu'il pût être, au choc, de ce regard, Lafressange ressentit une sensation aiguë semblable à celle d'une décharge électrique.

Chaque être, prétend Darwin, a son correspondant dans le règne animal.

Le correspondant de la baronne de Gunka était certainement la torpille.

—Flavien avait le dos tourné et la jeune femme avait profité de ce moment pour glisser sa phrase grosse de sous-entendus.

Berthe apparaissait sous la véranda du chalet au sommet de l'escalier.

—Vous ne direz pas que je suis coquette, fit-elle en s'adressant directement à Lafressange ; je n'ai point mis deux minutes à mes atours.

Le jeune homme lui répondit quelques mots sans suite, cherchant à la taquiner.

Mme de Gunka mit aussitôt à profit cet instant de répit pour se rapprocher, sans affectation de Théodore Mindeau.

—Surveillé ? dit-elle du bout des dents.

—Ferme.

—Moi aussi... ici même.

—Où est la fenêtre de votre chambre ?

D'un coup d'œil oblique, Mindeau désigna une fenêtre du coin de la maison située hors du jardin, donnant sur la rue. Un clignement de paupières de la baronne prouva qu'elle avait compris.

—En face, un hôtel, murmura-t-elle.

—Bien.

—Sur grand papier... écrivez gros... en face, il y aura un photographe.

Et comme Flavien Mauroy s'approchait elle termina précipitamment.

—Gare à celui-ci, il se méfie.

Un regard glissa entre les paupières de Théodore Mindeau, mais sa physionomie reprit aussitôt son expression placide.

La conversation devenait générale : sauf Théodore, tout le monde se disposait à se rendre à la plage.

Dans le brouhaha de ce départ, Mme de Gunka put encore s'approcher de ce dernier.

—Surveillez la rue, les alentours du chalet, et prévenez moi par le moyen que je viens de vous indiquer. Bentoff, le consul, me donnera un passe-port pour vous, à un nom quelconque, et vous pourrez rentrer en France.

—Pour me faire parvenir le passe-port.

—Sous le couvert de M. Chaudenay.

—Bien.

—Maintenant ne nous parlons plus, et méfiez-vous surtout de Flavien.

Théodore Mindeau se retirait dans la chambre pour se livrer à son travail quotidien.

Flavien Mauroy, délivré de la présence de ce confrère qui lui inspirait une répulsion instinctive, se montra plein d'entrain et d'esprit.

Par contre, Lafressange demeura songeur.

Tout en se surveillant avec le plus grand soin, la baronne ne perdait pas une occasion de se rapprocher de lui.

Il y a dans la manière de parler d'une femme, alors même qu'elle vous adresse la plus banale des paroles, un je ne sais quoi qui révèle au préféré le sentiment inspiré par lui.

Le jeune homme devinait que Mme de Gunka s'occupait de lui, et, bien, qu'il en eût, à l'égard de Berthe, il se sentait profondément remué.

La journée se passa sans aucun incident, la baronne faisant, de haute main, la conquête de tout ce petit monde.

Mais celle qu'elle enlaçait avec le plus grand soin dans ses filets c'était Berthe de Kermor.

Pour celle-ci, des attentions spéciales, flatteries adroites entre toutes.

Comme d'autre part, elle ne négligeait point entre temps, l'oncle Philémon, non plus que la tante Elvira, il s'ensuit qu'à l'heure du dîner, tous les habitants du chalet n'avaient à la bouche que la même phrase, représentant la même idée :

« Quelle adorable femme ! »

Le dîner ne fut point traîné en longueur. L'oncle Philémon avait hâte de produire l'instrument de sa moitié.

Ce fut après l'audition des « Nonnes qui reposent », où Mme Chaudenay, avec une série de détonations épouvantables, donna ce que son mari appelait « le maximum de ses moyens », que Mme de Gunka montra son tact supérieur et ses qualités maîtresses.

Non seulement elle n'éclata point de rire, mais elle soutint bravement le choc. Elle eut pour la stupéfiante virtuose des compliments de toutes les formules.

Bien plus, elle promit à Philémon, transporté, de produire la tante Elvira dans son salon, devant un cénacle complet d'artistes et de critiques.

Le vieux mélomane, très excité, leva les bras au ciel.

—Enfin ! Elvira, s'écria-t-il, nous avons attendu bien longtemps, mais tu auras donc un auditoire digne de toi.

Flavien Mauroy se plongea la tête dans les mains et dissimula son fou rire derrière une quinte de toux.

Berthe de Kermor se tenait aux côtés de la baronne.

—C'est mal, lui dit-elle à l'oreille, vous vous moquez de ma tante !

Mme de Gunka, pour répondre, s'abrita derrière son éventail.

—Ma chère enfant, répliqua-t-elle d'un ton affectueux, permettez à une vieille femme comme moi de vous donner un conseil qui pourra vous servir bien des fois dans la vie. Chercher à désaveugler les gens quand ils sont convaincus, c'est leur rendre mauvais service. D'abord votre opération ne réussit point, en second lieu vous leur faites de la peine, finalement ils vous en veulent. Pourquoi voulez-vous que j'aie abreuver de chagrin deux êtres exquis, deux créatures excellentes, qui n'ont en revanche, qu'un léger travers. Flatter leur marotte est-ce donc là un crime ? C'est de si peu d'importance et la chose leur fait tant plaisir !

—Vous êtes bonne, s'écria Berthe avec un élan de cœur.

—Vous croyez ! répliqua Mme de Gunka, avec un sourire énigmatique, vous pourriez vous tromper. Je suis méchante, au contraire, foncièrement mauvaise, seulement il ne me vient jamais à l'idée de faire le mal, lorsque je n'y ai aucun intérêt.

Berthe la regarda avec surprise,

—Vous verrez cela plus tard dans la vie, continua la baronne, qui, une fois, venait de dire la vérité.

Puis elle reprit tout haut, en terminant ce dialogue qui s'était tenu à la sourdine :

—Maintenant, nous allons si vous le voulez bien, laisser Mme Chaudenay se reposer et nous ferons trêve à l'harmonie. Les femmes sont toujours curieuses, moi je suis deux fois femme. J'ai entendu parler ce matin de dangers courus par M. Lafressange ; je tiendrais, si ce n'est point trop abuser, à en avoir un récit détaillé. J'adore les aventures, et par ce temps d'existences terre à terre, les émotions sont trop rares pour qu'on ne les recherche pas, même de seconde main.

Un désir exprimé par Mme de Gunka était un ordre.

Léo Lafressange se mit en devoir de s'exécuter, d'autant qu'il le faisait de la meilleure grâce.

Il n'était pas fâché de retracer devant la baronne les dangers romanesques qu'il avait courus.

Berthe, bien qu'elle le connut déjà, s'intéressait passionnément à ce récit.

Les personnes du Refuge se groupèrent donc sur le canapé, sur des poufs, dans des positions commodes.

Et Lafressange commença.

Lorsqu'il arriva à la grève, à la bousculade terrible au milieu de laquelle il avait failli être écharpé, Mme de Gunka ferma les yeux et ne réprima point un frisson de terreur admirablement exécuté.

—C'est horrible, murmura-t-elle.

—Attendez, baronne, s'écria Flavien Mauroy, vous n'êtes qu'au commencement. Jette poussée était voulue, elle était préparée ; vous allez voir dans quel but.

Lafressange reprit le cours de sa narration.

Bientôt, il en arrivait au moment où il s'apercevait de la substitution du portefeuille à la photographie trouvée par le président du Conseil de guerre, photographie que Lafressange n'avait point vue mais qui était évidemment celle de Walter Handel.

A la prononciation de ce nom, Mme de Gunka interrompit encore.

—Walter Handel, répéta-t-elle, Walter Handel ! qu'est-ce que cela ? je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là.

Flavien Mauroy fit un geste de la main.

—Je ne connais pas l'individu, c'est-à-dire que je ne crois point l'avoir rencontré dans la vie ; mais quant au nom, c'est autre chose, il a frappé mes regards dans des comptes rendus de grèves allemandes, d'assemblées d'anarchistes tumultueuses. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, j'en suis sûr.

Mme de Gunka s'adressa directement à Théodore Mindeau.

—Et vous ? le correspondant de la *Morgen Post*, vous devez connaître tout le personnel dynamiteur et incendiaire ?

M. Mindeau eut l'air de chercher dans sa mémoire.

—Walter Heygel ? fit-il.

—Handel, rectifia Flavien en insistant.

—Non, je ne connais pas, ou du moins ce nom ne m'est pas resté dans la mémoire.

—Vous êtes certain du nom ! dit Mme de Gunka.

Léo Lafressange eut un signe de tête affirmatif.

—Oh ! s'écria Mauroy, il est plus que probable que dans notre vie aventureuse, nous finirons bien par le rencontrer. Ce jour-là c'est moi qui servirai de témoin à Léo et qui l'aiderai à administrer dix pouces de fer dans la poitrine de ce drôle.

Ah ! vous ferez bien, continua Mme de Gunka, ce sera d'un bon ami ; car vous n'avez pas besoin de me faire toucher du doigt le rôle de Walter Handel. Il est bien évident que cet individu s'est senti serré de près par la police et que son portefeuille a été substitué dans la poche de notre ami Lafressange à son propre carnet. C'est limpide, le coup était admirablement monté. C'est du roman tout pur mis en action. Mais continuez je vous en prie, je jure d'être muette comme une carpe et de ne plus interrompre.

Et Lafressange reprit sa narration.

Il racontait bientôt comment il avait échappé par miracle à la foule furieuse qui prétendait venger sur lui la catastrophe de Mel-

combe ; puis son emprisonnement à *Corn Castle*, là où la foule venait le relancer encore, alors qu'il se croyait complètement sauvé et à l'abri.

Enfin il arrivait à la découverte de l'entrée du couloir.

A cet instant, brusquement il s'interrompit.

—Ah ! mais, s'écria-t-il, j'ai oublié l'un des points les plus palpitants de mon récit. C'est par Dieu vrai. Ni à vous, mes chers hôtes, ni à toi, Flavien, je n'ai dit un mot de la terrible découverte que j'ai faite dans le souterrain.

—Une découverte ! firent à la fois les assistants.

—Oui ! une découverte qui m'a causé je vous l'avoue une affreuse angoisse. Alors que je poursuivais mon chemin dans ce couloir, j'ai trouvé ma route barrée par un squelette.

—Quelque malheureux prisonnier, fit Mauroy.

—Probablement, ajouta Théodore Mindeau.

—C'est ce que je me suis dit, reprit Lafressange, mais je me disais aussi, que s'il avait trouvé la mort dans ce souterrain, c'est qu'il n'y avait pas d'issue, qu'il était mort de faim, que sans doute j'étais condamné au même supplice. Tenez, j'ai passé là les heures les plus épouvantables de ma vie.

La baronne, Berthe de Kermor, la tante Elvira ne tarissaient pas de questions sur le squelette...

Et Lafressange leur fournissait tous les détails déjà connus du lecteur, le vieux feutre galonné, les boutons à ancre...

—Maintenant, reprit-il, en se donnant le plaisir d'un effet à sensation, laissez-moi finir le récit de mon aventure, mes différents sauvetages également miraculeux, le dernier opéré par Mlle de Kermor, à laquelle je dois la vie... laissez-moi vous raconter tout cela encore une fois, car Mme de Gunka l'ignore, et je reviendrai au squelette et à certaine trouvaille qui vous intriguera autant que moi, j'en suis sûr. Cette trouvaille, l'imprévu de mon existence durant ces derniers jours me l'avait fait complètement oublier.

Ici le narrateur souligna sa phrase en adressant un coup d'œil expressif à Mlle Berthe de Kermor.

Et il raconta alors sa sortie du souterrain après ses frayeurs et ses angoisses, ainsi que sa course effrénée à travers les jardins de Bridport, et son arrivée épuisé, au chalet.

Lorsqu'il eut terminé son récit, ce fut la baronne de Gunka qui, la première, lui rappela sa promesse.

—Vous nous avez mis tout à l'heure l'eau à la bouche, dit-elle ; à cette heure que nous vous savons complètement hors de danger, nous pouvons nous délecter en paix de la surprise qui nous attend...

—Je suis tout à vos ordres, baronne.

—Et surtout, reprit Mme de Gunka avec un sourire, pas de fantaisie... rien de votre imagination, n'est-ce pas... Ne nous faites pas de copie, réservez cela pour les lecteurs du *Courrier des Deux-Mondes*.

—Oh ! je n'ai rien à inventer, répliqua le journaliste, j'ai les preuves en mains, et je vais tout à l'heure vous les placer sous les yeux.

Lafressange, absorbé par les émotions qu'il avait subies, très occupé auprès de Berthe de Kermor, avait complètement oublié, il venait de l'affirmer, sa trouvaille du souterrain.

Il raconta alors comment son intention avait été attirée par un objet que le squelette tenait dans ses osselets crispés.

Comment il avait voulu s'emparer de ce qui lui semblait être un rouleau de métal et comment aussi, le poignet s'étant brisé, les osselets s'étaient détachés ayant l'air de vouloir, quand même conserver l'objet qu'ils tenaient serré, depuis tant d'années, peut-être des siècles.

Flavien Mauroy avait dressé l'oreille dès les premiers mots de la trouvaille annoncée par son ami.

Evidemment, l'imagination du journaliste, de l'homme de lettres, s'était mise immédiatement en mouvement.

—Qu'est-ce que pouvait être ce morceau de métal qu'un cadavre, à son heure dernière, avait tenu dans ses boigts, le serrant dans une crispation suprême.

—Tu l'as cet objet ? demanda-t-il à Lafressange.

—Parfaitement, il est dans ma chambre, il doit se trouver encore dans la poche du gilet que j'ai été obligé d'abandonner, vu que, après la poussée de la grève, mon travail manuel dans le souterrain, ma course à travers les jardins de Bridport, il était en loques.

—Va le chercher.

Lafressange sortit et revint quelques instants plus tard avec le rouleau de métal.

—Je crois bien que c'est de l'or, dit-il en tendant la feuille mal-léable à Flavien Mauroy.

Chacun s'était rapproché de Flavien et regardait avec curiosité la feuille qu'il tenait entre ses doigts et examinait attentivement. Elle était noire, la feuille, nous l'avons dit, non pas rouillée, ni vert-de-grisée, mais noire sans oxydation aucune.

Si bien que lorsque Flavien frotta vigoureusement l'un des coins arrondis avec la peau interne de l'un de ses gants, elle laissa voir un jaune métallique du plus vif éclat.

—Tu as raison, fit-il, c'est de l'or pur et sans le moindre alliage, je le parierais.

L'objet passa de mains en mains.

—Tiens ! s'écria Mlle de Kermor en approchant la feuille d'or de la lampe, mais on dirait qu'elle est gravée, cette feuille, regardez donc, c'est indéchiffrable, parce que la plaque est noire, mais sous le doigt, on sent les arrêtes qui ont dû être faites avec la pointe d'un stylet.

A cet instant, Mme de Gunka et Théodore Mindeau se regardèrent.

S'étaient-ils compris.

La même pensée venait-elle de naître dans leur esprit ?

Ce regard échangé n'eut que la durée d'un éclair ; mais les yeux de Théodore Mindeau se fixèrent avec une expression de curiosité ardente, sur la feuille d'or, et n'en bougèrent plus.

Ce sentiment inquisitif était frappé au coin d'une telle âpreté que Flavien Mauroy en fut surpris.

On eût dit que Théodore Mindeau voulait s'emparer de la feuille d'or, ses doigts frémissaient en la tournant en tous les sens, car il était parvenu à s'en emparer.

—Oui, dit Mindeau d'une voix sourde, qui tremblait légèrement, il est évident qu'il y a une inscription sur cette plaque, mais il est impossible de la déchiffrer en ce moment. Il y a pourtant à parier que c'est là un document intéressant.

—Oh ! fit derrière lui une voix railleuse, croyez-vous Monsieur Mindeau ?

C'était Mauroy qui continuait à observer de très près le correspondant du *Morgen Post*.

—Je le parierais, répliqua celui-ci.

—Pour parier il faut être deux, et ni Lafressange ni moi n'avons l'envie de vous gagner votre argent... ou de perdre le nôtre.

Tout en parlant, Flavien Mauroy avait avancé la main, et il prenait l'un des coins de la feuille d'or.

A son grand regret, Théodore Mindeau se vit contraint d'abandonner la plaque, ce qu'il fit en poussant un profond soupir. Mais il ne pouvait agir autrement, la conserver plus longtemps eût été une indiscretion trop visible.

Il était devenu très agité cependant et ne cessait de répéter, tout en continuant à regarder l'objet de sa curiosité :

—C'est bizarre, c'est très bizarre !

—Léo, dit tout à coup Flavien Mauroy au milieu d'un silence, tu dois bien quelque chose à ton ami, qui est venu à ta recherche en Angleterre,

—Certes, je lui dois toute mon amitié d'abord, toute ma reconnaissance ensuite.

—Bien ! je sais que l'ingratitude et toi, vous ne passerez jamais par la même porte.

—Où veux-tu en venir ?

—A ceci : si je te demandais une chose qui me ferait grand plaisir ?

—Et que la chose dépendait de moi ! Mais tu n'aurais qu'à la prendre ou à me la faire faire, certain à l'avance que je ne la refuserais pas.

—Bien vrai ?

—En peux-tu douter ?

—Ainsi, par exemple, si je te priais de me faire cadeau de ta trouvaille, tu n'hésiterais pas ?

—Pas un seul instant. La feuille d'or est à toi. Tu peux la garder, trop heureux qu'elle te fasse plaisir.

Les deux amis échangèrent une solide poignée de main.

Et Flavien Mauroy glissa la plaque d'or dans sa poche.

L'agitation de Théodore Mindeau augmenta.

—Mais c'est un joli cadeau que vous fait là M. Lafressange, s'écria-t-il d'un ton aigre. D'abord la plaque elle-même a une certaine valeur, puis comme bibelot ancien... enfin... qui vous dit que l'inscription n'indique pas un trésor ?

On se récriait autour de lui.

La baronne de Gunka profita du bruit des conversations pour s'approcher de Mindeau.

—Etes-vous fou ? lui demanda-t-elle précipitamment à voix basse.

—Oh ! s'écriait Lafressange avec un joyeux éclat de rire, si Flavien découvre un trésor, je suis certain qu'il ne me frustrera point. J'ai pleine confiance en lui, comme il a pleine confiance en moi. Mais je ne crois point à l'existence des trésors. Quant à la valeur réelle du morceau d'or, je parie qu'elle ne s'élève pas à deux cents francs ; ce n'est pas un don énorme que je fais à Flavien, il m'en a prêté bien d'autres dans mes jours de gêne.

—Monsieur Mauroy, demanda à son tour Berthe de Kermor, si vous parvenez à déchiffrer l'inscription, vous nous la direz n'est-ce pas ?

—Vous pouvez en être certaine Mademoiselle ?

—Et à moi aussi, n'est ce pas, fit à son tour Mme de Gunka.

—Mais à tout le monde... à tout le monde... Ne croyez pas que je recherche le mystère.

L'oncle Philémon était le seul qui n'eut point pris part à la curiosité générale.

Que lui importait la plaque d'or, il ne s'intéressait qu'à l'harmonie, et pour l'instant, on délaissait celle de son idole.

—Je ne crois point aux trésors, moi non plus, fit-il d'un ton doctoral, j'approuve en cela M. Lafressange. Vous verrez que, lorsque vous aurez frotté votre feuille de métal, ce sera du simple cuivre, orné d'un misérable rébus.

—Vous pouvez vous tromper, mon oncle, dit Berthe, et s'approchant de Lafressange, elle ajouta à mi-voix : Et je désire que mon oncle se trompe, car à votre ami et à vous je vous souhaite tous les bonheurs.

(A suivre.)

REGISTERED TRADE MARK.



Confitures
Gelées
Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais

DENTS POSEES SANS PALAIS

S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur des Vieilles Racines.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITE

Poirier, Bessette & Cie,
No 516 Rue Craig
MONTREAL

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

Librairie & Estampes Anciennes

Louis BIHN
69 Rue de Richelieu, et 1 Rue Rameau
PARIS

Gravures du XVIIIe Siècle, en noir et couleur, des Etoiles Française et Anglaise
PORTRAITS RUSSES ET AMÉRICAINS

THEATRE ROYAL

LE LUNDI, 22

Après-midi et soir.

Bénéfice Annuel
DES EMPLOYÉS DU THÉÂTRE

Le célèbre drame irlandais de DION BOUCICAULT

"Arrah - Na - Pogue"

Avec les mêmes éléments de succès qu'au Queen's Hiver dernier. Effets scéniques spéciaux et spécialités de premier choix.

SOUVENEZ-VOUS DE LA DATE

22 Juin

CE JOUR - LA SEULEMENT



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un œil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai ressenti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant." — C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say ...

30 mai 97

Une Affaire Turc

Les docteurs s'accordent tous à dire que le

.. BAIN TURC ..

est le meilleur remède connu contre le Rhumatisme sous toutes ses formes, Toux, Rhumes, Dérangements du Foie et des Reins et toutes les maladies du sang.

Des centaines de personnes prennent des bains par plaisir.

RUE TE-MONIQUE

Près du Windsor,

OUVERT TOUTE LA NUIT.

HEURES DES DAMES :

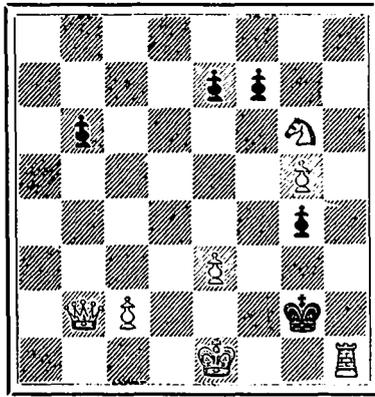
De 10 heures A. M. à 2 heures P. M.

ECHecs

PROBLÈME No 65

Par M. H. MAXWELL PRIDEAUX

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 65

BLANCS

NOIRS

1 — D 7 T | 1 — R prend C
2 — C 3 C | 2 — N'importe où
3 — D fait échec et mat

Ont trouvé les solutions du Problème No 65.

Sphinx (Ottawa); Gilbert Marcotte, Nondum (Montréal).

Rapineau avec indignation à un de ses amis :

— Il y a vraiment des gens bien ignobles ! Figurez-vous qu'hier soir, en entrant chez moi, en tirant le bouton de ma porte, je le trouve enduit de matière abominable !

Et il ajoute avec satisfaction :
— Heureusement que je n'avais pas mis mes gants.

Un veuf se plaint amèrement :
— Ma première femme ronflait tout le temps... Je ne pouvais pas dormir.
— Eh bien, et la seconde ?
— Elle ne ronfle plus... Ça me réveille.

Bon petit cœur :
Grand'mère se promène avec bébé dans un bois :

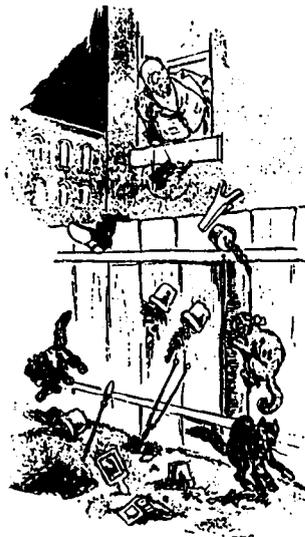
— Dis donc, grand'mère, interroge l'enfant, si nous rencontrons un loup ?
— D'abord mon petit enfant, il n'y en a pas par ici, et puis, s'il en venait un, je te défendrais.
— C'est ça ; pendant qu'il te mangerait, moi, je me sauverais.

Autres temps autres mœurs



L'Histoire raconte qu'un individu souffrait tellement du mal de dents qu'il se suicida d'une façon atroce. S'il eut vécu de nos jours, à Montréal, il se serait guéri en achetant pour 10 sous de gomme du Dr ADAM, contre le mal de dents.

VIEUX JEU



Il arrive assez souvent aux citoyens de Montréal, la nuit, de recourir aux tire-bottes et aux pots de fleurs pour éloigner les chats qui font le sabat dans les cours. C'est vieux jeu. N'est-il pas plus simple d'aller passer l'été à BEAURIVAGE où les nuits sont calmes et silencieuses. MM MARQUIS et MONGEAU qui ont lancé cette place de villégiature ont leurs bureaux au-dessus de la Banque du Peuple.

A un sermon prononcé dans une paroisse de campagne, tout le monde fondait en larme, sauf un paysan. Quelqu'un lui dit :
— Mais tu ne pleures pas ?
— Moi ! répliqua-t-il, je ne suis pas de la paroisse.

A l'école primaire.
Le maître :
— Par quels produits la ville d'Agén est elle célèbre ?
— Le gamin, se grattant la tête :
— Par ses agendas, m'sieu !

L'AVOCAT
Un avocat sans clientèle
Était dans une déche telle
Que ses habits, son pardessus,
Ses discours étaient déçousés...
Et ses jours étaient très moroses.

MORALE
Pas d'effets sans causes.

En Amérique.
Un touriste arrivant à l'auberge :
— A déjeuner, servez-moi vite, je suis très pressé... La cataracte n'est pas loin d'ici, n'est-ce pas ?
— Monsieur pourra s'y rendre en quelque minutes...
— Prévenez-la de mon arrivée... Je suis oculiste.

UNE TERRIBLE LEÇON



N'est-ce pas l'image du parfait ivrogne avec toutes ses infirmités ? Avez-vous un penchant pour l'ivrognerie, allez vous faire traiter à l'hospice Auclair. Demandez M. J. H. CHARLES, à l'hospice même, ou adressez-vous à M. le Dr SYLVESTRE, 1128 rue St-Denis.



Une Lettre de Montréal.

(7)
Le True Witness et Chronicle, Montréal, Can., publiait le 21 Octobre, 1888 :— Nous recevons une lettre d'un de nos citoyens bien connus, Mr. E. Boisvert, qui nous dit que sur la recommandation du Père Rev. M. Marchand, de Drummondville, il fit usage du Tonic Nerveux du Père Koenig contre cette terrible maladie, les attaques nerveuses, que quelques bouteilles le guérirent après qu'il eut souffert pendant 3 ans, il recommande fortement à tous ceux qui souffrent de maladies nerveuses d'essayer ce remède.

Paroxysmes Affreux.

CARTHAGE, OHIO, Jan., 1894.
Nous avons fait usage avec les meilleurs résultats, du Tonic Nerveux du Père Koenig, c'est surtout dans les cas d'hystérie qu'il en supprime les paroxysmes affreux.

SŒURS DU BON PASTEUR.
GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.



30 novembre 96

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL - CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

NOUVELLE ADRESSE

NO 75 RUE ST-JACQUES

Entre "La Presse" et "La Patrie"

AVIS AUX FUMEURS.

LE TABAC À FUMER (MIXTURE)

Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périqué Louisianais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palettes extra brillantes et finement hachées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havane choisis avec soin.

J. M. FORTIER, Fabricant,
MONTREAL.

"A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, à quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts."

LE VENT DANS SA VOILE



Avoir du vent dans sa voile c'est voguer vers la fortune; or le plus sûr moyen d'en avoir c'est d'en mettre soi-même, et c'est ce que font MM. T. E. & A. MARTIN, menuisiers, 1924 rue Notre-Dame, en proclamant comme ils le font par la présente la supériorité de leurs produits.

61. Bell 8025 Tél. des March. 550

LA MERVEILLEUSE

(PATENTÉE)

NOUVELLE CUILLER...

Pour tourner les gâteaux et les galettes, indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

The Edw. CAVANAGH CO.,

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs MONTREAL

BÊTISE ET DISTRACTION



Arroser un chapeau au lieu d'un pot de fleurs ça peut être une distraction mais ce serait une bêtise toute pure d'acheter un poêle de fonte quand la maison G. CHAPLEAU, 414 rue St-Laurent, offre en vente, pour le même prix, des poêles et des ranges d'acier qui font la joie de toutes les cuisinières.

Un Excellent Journal "

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

THE REVIEW

de Chicago, La Vérité s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, The Review, dont l'éditeur est M. Arthur Preuss. Adresse, 115 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."

—De la Vérité, Québec, 31 août 1895.

Chronique Théâtrale



L'événement de la semaine, dans le monde théâtral, a été la représentation donnée au Royal, lundi 22 juin, au bénéfice des employés du théâtre. Jamais, croyons-nous, le grand drame irlandais de Dion Boucicault, "Arrah-na-Pogue", n'a été produit à Montréal avec plus de succès quand aux effets scéniques et au jeu des acteurs. Parmi ces derniers on remarquait plus particulièrement Churchill, les Durants, MM. Lyons et Kitt's, Mlle Germaine Duveray, chanteuse de genre, Mlle Mable Kitts, la petite soubrette, Tootsie, l'enfant prodige, M. James McLean, chanteur.

LA BIENSÉANCE AU XVII^e SIÈCLE

C'est seulement vers le milieu du dix-septième siècle que les règles de la bienséance à table commencèrent à être appliquées et formulées. Témoin cette curieuse pièce de vers d'un grand seigneur-poète de ce temps, le marquis de Coulanges :

Jadis le potage on mangeait
Dans le plat sans cérémonie,
Et sa cuiller on essayait
Souvent sur la poule bouillie ;
Dans la fricassée autrefois
On saçait son pain et ses doigts.

Chacun mange présentement
Son potage sur son assiette ;
Il faut se servir poliment
Et de cuiller et de fourchette,
Et de temps en temps qu'un valet
Les aille laver au buffet.

Tant qu'on peut il faut éviter
Sur la nappe de rien répandre,
Tirer du plat, sans hésiter,
Le morceau que l'on y veut prendre,
Et que votre assiette jamais
Ne serve pour différents mets.

Très souvent il en faut changer :
Pour en changer elles sont faites,
Tout ainsi que pour s'essayer
On vous donne des serviettes.
A table comme ailleurs, enfin,
Il faut songer à son prochain.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Par ce temps de bourasques politiques il eut semblé assez naturel de voir s'attédir momentanément le goût des beaux arts et de la musique en particulier. Et cependant le patronage donné par le public à la Société Artistique Canadienne a été, en ces dernières semaines, aussi empressé, aussi général que jamais. C'est la meilleure preuve de l'excellence du but que poursuit cette patriotique association.

A la campagne :

— Louise.

— Madame ?

— Je vous avais dit de tout ouvrir dans le cabinet de travail de mon mari. Tout est fermé, et la fumée de tabac y est restée.

— Ah ! ben, elle n'avait qu'à sortir : la clé est sur la porte.

CALPIN D'ON MANGEUR DE FEMMES

" Les Françaises sont des pêches de Montreuil ;
" Les Italiennes sont des truffes ;
" Les Espagnoles sont des piments ;
" Les Anglaises sont des pommes cuites ;
" Les Allemandes sont du lait caillé ;
" Les Orientales sont des dattes ;
" Les Nègresses sont des mûres des haies ;
" Les Mulâtresses sont du chocolat ;
" Les Chinoises sont du citron doux ;
" Les Russes sont du sucre candi."
Je ne sais pas si vous trouverez ça vrai, mais vous le trouverez drôle, et, entre nous, ça suffit pour déridier un peu, n'est-ce pas ?

Examen.

— Quel est l'animal le plus susceptible d'attachement envers l'homme. Après quelques instants de réflexion. — La sangsue.

**

Quelques journalistes, réunis chez un ami, causent métier.

— Moi, dit l'un, je fais la Chambre.

— Moi, déclare un autre, je fais le Salon.

— Moi, le rez-de-chaussée (feuilleton), affirme un troisième.

Et Bébé, qui assiste à l'entretien :

— Papa, c'est des domestiques, dis, ces gens-là !

**

Nos bébés :

— Ecoute bien, ma petit Yvonne : la prochaine fois qu'il y aura du monde à table et que tu auras besoin de t'éloigner, tu ne le diras plus tout haut, mais tu demanderas simplement : " Maman, puis-je aller cueillir une rose au jardin ? "

Deux jours après, grande réunion. A la fin du dîner, Yvonne se lève :

— Maman, je voudrais aller cueillir une rose.

— Bien, mon enfant, je te le permets.

— Mais, maman... c'est que je n'ai pas de papier.

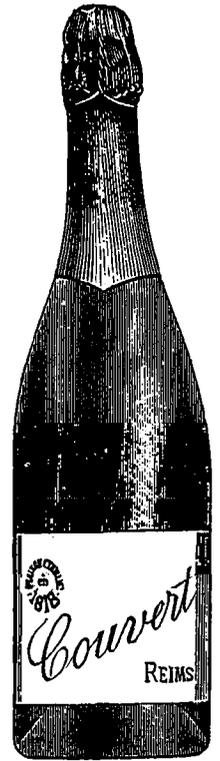
UNE BELLE SPÉCULATION



Un capitaliste de Montréal, ayant appris que MM. BEAUCHAMP & DÉRY, agents d'immobilier, 505 rue Craig, coin de la rue St-Laurent, avait des lots à vendre à Cartierville sur la rivière des Prairies et à St-Laurent, près de l'église, en acheta quelques-uns, histoire de faire une spéculation. Il n'a pas à le regretter puisqu'en quelques jours ces lots ont pris une valeur de plus de 25 pour cent. Ceux qui voudraient imiter son exemple peuvent aller visiter sans qu'il leur en coûte rien les lots qui ne sont pas encore vendus.

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

Montréal, seuls agents

QUELLE CHALEUR



Voici les grandes chaleurs qui commencent. Inutile d'aller s'asseoir sous un robinet pour éviter l'accablement; il suffit d'aller se faire faire un de ces habits légers dont M. DUJAMEL a le secret. Ce tailleur fashionable a son établissement au No 1680 rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis.

UNE GRANDE VÉRITÉ



Par ce temps d'agitation politique on pourrait croire que l'orateur qu'on a sous les yeux traite la question des écoles ou celle de la protection; on se trompe. Ce qu'il proclame c'est une grande vérité d'ordre social et économique: il n'y a pas, disait-il, un seul établissement de tailleur et de couturier pour dames qui soit comparable au BROADWAY TAILORING HOUSE, 240 rue St-Laurent.

Le comble de la pitié :
Consoler un saule pleureur.

R. WILSON SMITH
Courtier-Financier

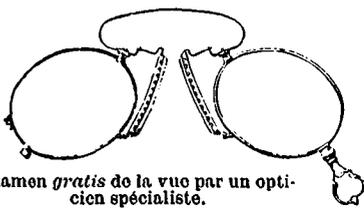
Débitures de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

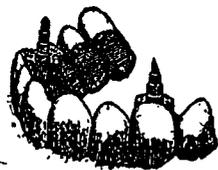
sur sécurités de première classe toujours en mains.

No 1724 Rue Notre-Dame
MONTREAL

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Itues Craig et Vitre.)



Examen *gratis* de la vue par un opticien spécialiste.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Nouvelle édition du ... **JEU DE POKER**

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 30

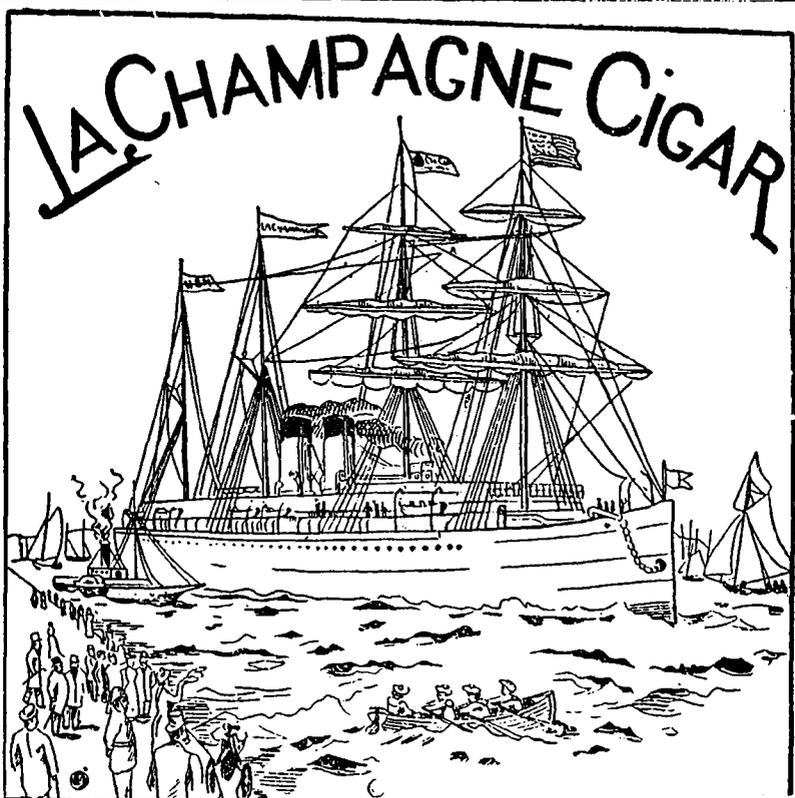


Ont trouvé la solution juste : Mesdames Toussaint Chalut, E Gougeon, Emma Richard, Mesdemoiselles Corinne T Durocher, Corinne Laurent, G Prairie, Olivine Rousseau, Louise E Smith, Messieurs Alf Adam, Emile Brosseau, Roméo Comtois, Rodolphe Crevier, W Delorme, J E Desjardins, V A Drolet, Arthur Goulet, Isidre Jodoin, Wilfrid Landry, Donat Legris, G Mac, Gilbert Marcotte, Méderic Ménard, J L A Pariseau, Arthur Payette, G A Pelletier, J Alex Phaneuf, Alex Raymond, J M A Ripello, Achille Rouette, Louis Viau (Montréal); Mlle Odélie Verville, Ernest Fleurant (Richmond, Que); Mlle Louisa E Messier (Corris, Que); Arthur Ste-Marie, Roméo Langevin (Matiaville, Que); Theophile Gauvain (Moncton, N B); Alfred Gingras, J S J Routhier, Hector Laframboise (Ottawa, Ont); Jos Sauviat, Chateau Frontenac (Québec, Que); Francis Dion (Rockland, Que); Ad Roy (Rimouski, Que); Alphonse Dubac, Alfred Lemay (Sherbrooke, Que); Chis H Boucher (Ste-Angele de Rouville, Que); Mlle O Gosselin (St Boniface, Man); J A Blain (Ste Cunegonde, Que); Antonio Michaud (St Gabriel de Brandon, Que); Noël Gauthier (St Henri, Que); Mlle Alice Goulet (St Hilaire Village, Que); William Dumas, A Letourneau, Th Jos Monette (St Hyacinthe, Que); J L Rémillard (St Jacques le Mineur, Que); Napoléon Bélanger (St Louis du Mile End, Que); Alphonse Tanguay (St Roch, Que); G Hynes (St Sauveur, Que); A M Demers (Warterloo, Que); Jos M Laberge (Orms-town, Que); Moise Potvin (Central Falls, R I); Mlle Rose Favreau, Lévi Guilbert, Joseph Nolin, Peter Bennaek (Cohoes, N Y); Mde Corriveau, George Lebel (Fall-River, Mass); Napoléon Gilbert, Jus Labonté (Great Falls, N H); Mlle Corinne Bélanger, Mlle Marie-Anne Crevier, Calixte C Caron, Edgar Tellier (2), Louis Lambert (Lowell, Mass); Honoré Fréchette (Lynn, Mass); Mlle Nathalie Martin, O Cloutier, Thomas Heber (Lawrence, Mass); Mlle Ida L'Heureux, (Lewiston, Me); C Edouard Roy, Mlle Rosanna Picard, C Biron, A I Guertin, Mlle Emma Mombault, Mde L F Roy (Manchester, N H); Nestor Côté (Manville, R I); Mde E St-Germain (New-York, N Y); Mde Joseph Daigz (Nashua, N H); Mlle Hermine Gingras (Pawtucket, R I); J C A Savignac (Providence, R I); Ernest Dumais, Archille Gosselin (Somersworth, N H); Emile Coutu, Ernest Chapdelaine (West Manchester, N H); Omer Reau (Woonsocket, R I); J S Haas (Wanconda, Ill); Inconnu; Jos Melançon (Westfield, N Y); Pierre Cartier (Youngston, N Y); Mad Alexandre Robillard (Ottawa, Ont); André Carrière (Val des Bois, Que).

Solutions justes du No 29 arrivées en retard : J N Godbout (Lowell, Mass); A X Labrosse (Vankleek Hill, Ont); Dame J H Chasles (Montréal, Que); Mlle Elizabeth Mahaw (Lebanon, Ind); Mde Anna T Peace (Lonsdale, R I).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mde Charles Carrier, 175 Horton (Fall-River, Mass); G Hynes, 27 Iboville (St-Sauveur, Que); Jos Melançon (Westfield, N Y); Pierre Cartier (Youngston, N Y); André Carrière (Val des Bois, Que).

Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois ou journal, 50 centims en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.



LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 96

Fumez les Cigares de choix ..

Creme de la Creme - 10c
La Fayette - - - - 5c

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX DEBITS DE TABAC.

LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

1 Juillet '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	Lo Numéro	67,101 a gagné le prix de	\$1,000.
	do	88,792	do 400.
17 JUIN	do	5,123	do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.



BAIN RUSSE
 " **TURC**
 " **PRIVÉ**
 LEÇONS DE NATATION
 Ouvert depuis 6 hrs. A. M. à 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

32 ANNÉES D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

Chapelier de 1ère classe
 No 1584

Rue Notre - Dame, Montreal
 (Vis-à-vis le Palais de Justice)

CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE
 SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des prix modérés.

Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
 FOURRURES en tous genres
 ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

.. Ce sont les Salons de ...

M^{me} LS A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
 Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .
 Epuisement Nerveux
 Allant indisposés dans les Croisades, ces officiers,
 LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur
 caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
 J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
 Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

Liquidation de Faillites

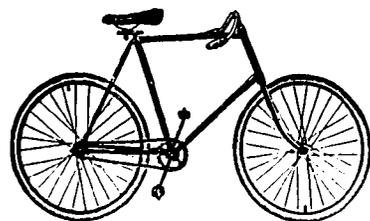
Argent à Prêter
 Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et
 Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Batisse des Chars Urbains
 MONTREAL

BICYCLISTES!



VOUS AIMEZ A...
ACHETER ET MONTER
 SUR LE...
 Meilleur et le meilleur Marché.

AUSSI TOUTES SORTES DE

VOITURES, CHARRETTES, EXPRESS, WAGONS,
 ET TOUTES SORTES DE

Voitures d'Été,

ALLEZ CHEZ...

R. J. LATIMER

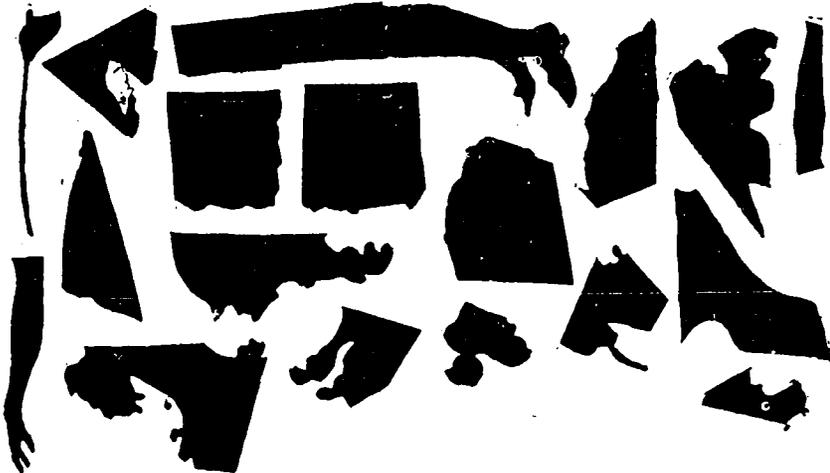
592 rue St-Paul, Montreal.

100 en Magasin pour le Choix.



Casse-tête Chinois du "Samedi"

No 32



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par leurs points: UNE FILLE DE CIRQUE FAISANT FAIRE LA MANŒUVRE A UN PETIT CHIEN HABILÉ EN FEMME.

Adresses, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important - Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 2 juillet, à midi, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.



A bec rondintensif à courant d'air.

Point de Fumée
 . . . Ni Odeur Désagréable

Société Française des Fourneaux Vitesse
 DE L'INGENIEUR ROUZEE, PARIS

Brulant tous les Pétroles.

PRIX DE DETAIL, \$2.50

... VENTE EN GROS ...

ROYER & ROUCIER FRERES

55 rue St-Sulpice, MONTREAL.

Escompte spécial pour le commerce.

Société Nationale de Sculpture

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par Lettres Patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - \$50,000

Distribution tous les Mercredis

VALEUR DES OBJETS D'ART			LOTS APPROXIMATIFS		
Un lot	\$1,500	\$1,500	100 lots du 1er gros lot	\$1	\$100
" "	500	500	100 "	2m	" 1 100
" "	250	250	100 "	3m	" 1 100
" "	100	100	100 "	4m	" 1 100
2 "	50	100	999 "	"	1 999
6 "	25	150	999 "	"	1 999
10 "	10	100			
30 "	5	150			
100 "	2	200			
200 "	1	300			
		\$3,350			Montant Total \$5,748

Prix du Billet, - 10 cents

11 BILLETS, \$1.00.

100 BILLETS, \$8.00

La Société Nationale de Sculpture,

J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.